ESSAIS HISTORIQUES

SUR

LA VIE

DE

MARIE-ANTOINETTE

D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE;

Pour servir à l'Histoire de cette Princesse.

A LONDRES.

1789.

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE *anonyme que nous publions a été trouvé à la Bastille. Il tombera peut-être dans les mains des personnes intéressées. Elles verront que rien n'est inconnu, & si elles sont incorrigibles, l'Europe justifiera la nation qui s'affranchit d'une aussi dangereuse influence. Les choses incroyables que l'on va lire, ne sont pas inventées à plaisir, fussent-elles un peu exagérées, au moins le fond est-il vrai. Or, ne faudroit-il pas qu'un peuple entier fût frappé de démence pour se laisser balotter par les personnages qui vont paroître sur la scene. L'obéissance n'est pas l'imbécillité; on veut être guidé dans le sentier du vrai, mais non être traîné dans le précipice.*

Le libelle est l'ouvrage qui diffame, qui calomnie, qui outrage, qui flétrit; mais l'ouvrage qui raconte, qui prémunit, qui conduit à la façon d'échapper à la tyrannie, n'est rien moins qu'un libelle. Une

Nation entiere, ſans aucune exception quelconque, ſe plaint d'une femme qui n'eſt rien par elle-même; mais qui eſt tout par ſes conſeils. Cette Nation ſe permet les diſcours les plus libres & les vœux les plus terribles; elle doit publier les raiſons qui l'ont conduite à cette apparente ſévérité: c'eſt pourquoi elle s'acharne à affoiblir le crédit d'une princeſſe qui lui a fait tant de mal, & qui lui en deſtinoit davantage.

Le mémoire de madame de Lamotte a manqué ſon effet, parce qu'il y avoit trop de ménagemens, parce qu'on y rencontre pluſieurs anacroniſmes, parce qu'il partoit d'une ſource impure. On l'a donné au Roi lui-même comme un amas de calomnies forgées à plaiſir. Cela étoit plus adroit que ne l'ont été les fabricateurs du mémoire. Au lieu de faire un factum *d'avocat, il falloit écrire une hiſtoire fidelle, coucher les faits par date, & citer par leurs noms les agens ſubalternes ou les témoins oculaires. Cependant ce mémoire, tout mal organiſé qu'il eſt, n'a*

pas laiſſé que de faire une vigoureuſe ſenſation. Il a éclairci à jamais l'affaire du collier, & fixé pour l'éternité l'opinion du ſage ſur l'auteur de cette révoltante infamie.

Les Eſſais *que nous donnons aujourd'hui doivent porter le repentir & les remords dans l'ame d'une femme coupable. Elle doit chercher ſous la cendre & le cilice l'oubli des humains. Elle doit une grande victime à la nation, & cette victime volontaire ſera elle-même qui ſe précipitera dans les ténébreuſes horreurs d'un cloître. Quand un fléau déſoloit autrefois une contrée, les dieux demandoient par la bouche des oracles une illuſtre victime : la voix du peuple eſt bien plus ſûre que celle des oracles. Le fléau eſt bien plus terrible, plus univerſel, plus long, que celui qui déſola Thebes ; nous ne voulons pas de ſang, mais la ceſſation des maux & une retraite devenue néceſſaire.*

En vain on nous promettoit un ave-

nir plus tranquille, il eſt des ames avec leſquelles on ne compoſe pas. Elles ne peuvent pas répondre de leurs vonlontés, comment pourroit-on s'y fier? On aſſure que les Polignac ſont éloignés. Ils étoient les plus avides, & non les plus pervers. Diſgraciés depuis long-temps, un reſte de faveur les déroboit moins à la proſcription que la honte de défaire ſon ouvrage; ce que la Reine ſe doit à elle-même, c'eſt d'éloigner cet abbé corrupteur qui lui a ſoufflé la haine d'un peuple qu'il déshonoreroit en en faiſant partie, ſi un peuple pouvoit être déshonoré. Cet abbé eſt ce Vermont, *commerçant les graces, vil miniſtre des plaiſirs, & diffamateur impur de tout ce qui approcheroit cette Pinceſſe pour la rappeler à la vertu; c'eſt d'éloigner ce* Breteuil, *vendu à une maiſon étrangere, ſcélérat déterminé, menteur impudent, libertin effronté, cachant un affreux caractere ſous les dehors d'un homme exercé aux affaires, n'ayant ni plans, ni intentions, ni*

vertu, ni caractere, ni moyens; Breteuil *est non-seulement tout ce qu'il y a de plus vicieux, mais il est toujours prêt à agir, parce qu'aveuglement vendu à une princesse haineuse, il croit sacrifier à la reconnoissance, tandis qu'il ne cultive que son intérêt.*

C'est de faire un salutaire divorce avec les hommes. Quand la galanterie n'est pas soutenue par l'ivresse de la volupté, elle fait jouer aux femmes le rôle le plus pénible. Ils vont toujours comparant, & ont la barbarie de rappocher l'éclat de la jeunesse, de l'embonpoint, de la maturité. Et plus ils ont besoin des charmes qui ressuscitent leurs sens, plus ils deviennent indifférens pour la beauté que l'âge & l'usage ont altérée.

On a voulu racheter à tout prix un manuscrit intitulé les Passe-temps d'Antoinette. *Il est vraisemblable que c'est ce que nous donnons sous un titre nouveau. L'auteur, extrêmement négligé, ne manque ni de style, ni de chaleur; mais il*

fait désirer plus de méthode, plus de trait, plus de nerf. Il est des portraits qu'il faut nuancer d'une maniere si expressive, qu'on ne les oublie jamais : & c'est ce que l'auteur des Essais *n'a pas fait. Mais il a su beaucoup d'anecdotes & fourni des matériaux à l'imagination des lecteurs qui traceront d'eux-mêmes le portrait qu'il n'a fait qu'esquisser. Cela n'est pas difficile, puisque chacun peut ajouter à ce qu'il va lire, ce qu'il sait ; & qui ne sait pas quelques traits ?*

ESSAIS HISTORIQUES

SUR

LA VIE

DE

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE,

Pour ſervir à l'Hiſtoire de cette Princeſſe.

Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.

Horat. Sat. 2.

Il n'y a rien de plus intéreſſant pour l'hiſtoire que les faits des héros & des héroïnes dans tous les genres ; ils furent toujours accueillis & regardés comme le véritable aliment des connoiſſances utiles ; chacun a ſes vertus & ſes vices ; & chacun eſt héros dans ſa patrie ; le plus grand ſcélérat marche à côté du plus

grand homme : de même que la femme qui a le plus de mœurs & de conduite est souvent confondue avec la plus licencieuse & la plus débauchée. Le masque sous lequel chacun s'enveloppe entraîne souvent l'illusion, & détermine les réputations. Le public appelle le héros scélérat, & scélérat le héros; vertueuse la catin, la tribade, & catin la vertueuse.

Tels furent de nos jours le roi de Prusse & Mandrin. Héros chacun dans leur partie, ils étonnerent l'univers par leur génie, leur conduite, leur bravoure, & leurs succès : il est vrai qu'ils n'eurent pas la même fin. Telles furent la comtesse Dubarry & Marie-Antoinette. (1) La premiere étonna l'univers, les ruelles & les carrefours de Paris par sa crapuleuse & dégoûtante débauche ; la publicité qu'elle y mit n'eut d'autres bornes que celles des choses possibles. Même débauche dans Marie-Antoinette, même effervescence de passions ; hommes, femmes, tout est à son gré, tout lui convient, sa mal-adresse, ainsi que ses étourderies donnent involontairement à sa conduite la publicité que la premiere cherchoit par état. Ces deux femmes célebres se ressemblerent encore dans l'art de tromper & d'avilir

celui qu'elles devoient faire respecter. Louis XV fut jusqu'à sa mort, la dupe la plus complette de la Dubarry, qui, sans aucuns égards, faisoit partager sa couche avec le premier valet, comme avec le premier des courtisans. Louis XVI est également trompé & avili par sa femme, sans avoir l'air d'imaginer seulement que cela puisse être.

C'est de cette célebre princesse dont nous voulons parler ; elle entre dans la carriere avec tant de moyens, que l'on peut assurer qu'elle y jouera un rôle brillant, & que son nom pourra dignement occuper une place à côté des Médicis, des Marguerite de Valois & de plusieurs autres Reines & Princesses dont l'histoire nous a conservé des anecdotes aussi curieuses que rares.

Marie-Thérese, mere de notre héroïne, cette femme rare & au-dessus des éloges comme elle étoit autrefois au-dessus des préjugés, avoit le grand art de cacher ses défauts & son inconduite sous les dehors du génie, de la vertu, & de la plus grande énergie. Sa marche, dans tous les événemens de sa vie, fut telle qu'il fallut toujours placer une grande action à côté de ce que son tempérament lui faisoit faire de

blâmable. Cette grande Reine partagea ſes vices à ſes trois filles, mais ne leur laiſſa rien de ſes vertus. Nous allons connoître la Reine de France. Celle de Naples eſt d'une nullité dont il y a peu d'exemple. La troiſieme qui a épouſé le Duc de Saxe-Techen porta dans le lit nuptial, & à côté du plus robuſte allemand des Circles, des preuves non-équivoques de ſon incontinence; elle ne dut même ce mariage qu'à cette fâcheuſe circonſtance.

Marie-Antoinette arriva en France en 1768, pour y conſommer le mariage le plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il n'eſt pas hors de propos de faire ici le tableau de la ſituation de la cour dans ce moment; il donnera l'idée des cauſes de ce mariage & de ſes ſuites; il juſtifiera peut-être en quelque ſorte les déréglemens que nous allons faire connoître.

Le duc de Choiſeul, digne émule des Richelieu & des Mazarin (2), étoit en quelque ſorte premier miniſtre, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur Louis XV, le plus foible des hommes, & qui étoit devenu le plus mépriſable des princes de ſon ſiecle. Ce duc, auſſi intriguant qu'audacieux, avoit payé cette faveur par une

ſoumiſſion, une obéiſſance ſervile, & par l'accompliſſement du crime le plus affreux qui ait été imaginé en politique. Quelqu'aſſuré qu'il fût de la durée de ſon crédit & de ſon autorité, il craignit les intrigues d'une maîtreſſe qu'il avoit mépriſé, & même inſulté publiquement : en cela il manqua de politique. La Dubarry caballoit ; ſon parti étoit puiſſant ; le duc avoit des ennemis ; il avoit fait des réformes ; il étoit depuis long-temps en place ; à la cour on aime les changemens ; enfin il craignit une chûte prochaine. Il étoit naturel qu'il cherchât à s'appuyer d'une protection majeure ; il crut le faire en projettant & exécutant le mariage de la jolie archiducheſſe avec le dauphin. Quand la France n'auroit d'autre reproche à lui faire que celui d'une pareille alliance, cette époque ſuffiroit pour l'avoir à jamais rendu odieux à la nation.

La Dubarry, cette courtiſanne ſi décriée par ſa crapule & ſes débauches, occupoit le trône des Bourbons. Des bras des laquais, des coureurs & des ſavoyards elle étoit montée en premier échelon, dans ceux du comte Dubarry, l'homme le plus mépriſé & le plus mépriſable, & de-là dans ceux du roi. Créature indigne de vivre, qui aſerviſſoit Louis ſous

le poids des ordures, des infamies, des injuſtices; de l'aviliſſement, & avoit ſini par en faire un vrai Sardanapale. C'étoit ce rebut du genre humain qui, aidée de quelques courtiſans auſſi mépriſables qu'elle, des Richelieu, des Fronſac, des d'Aiguillon, des Villeroi, des Maupeou, & de tant d'autres dont les noms ſont bien faits pour ſalir ma plume; c'étoit, dis-je, elle qui tenoit en main les rênes de la monarchie françoiſe. Voilà la faction qui renverſa dans un inſtant de débauche le coloſſe d'autorité que le duc de Choiſeul avoit bâti ſur ſa tête, & auquel il avoit adoſſé la ducheſſe de Grammont ſa ſœur. Moderne Médicis, méritant à juſte titre qu'on lui attribuât ce que diſoit un grand poëte de cette princeſſe, *qu'elle poſſédoit tous les vices de ſon ſexe, & pas une de ſes vertus.* Cette femme intriguante & hautaine, habituée à exercer la domination la plus dure ſur tous ceux qui environnoient ſon char & celui de ſon frere que l'on pouvoit appeler leur lit commun, voulut l'étendre juſques ſur Marie-Antoinette. Déjà celui qui avoit fait périr le pere avoit jugé à la foibleſſe du fils combien il ſeroit aiſé de s'emparer de ſon eſprit: ç'en étoit fait, ce prince étoit ſous le joug, & la France alloit être en proie à l'orgueil & à l'ambition de ces

deux perſonnages ; la Dubarry chaſſa de la cour cette race infernale. La pucelle d'Orléans ſauva la France ; la nation eut à la Dubarry la même obligation. Il s'en faut bien que l'une & l'autre aient eu les mêmes motifs & la même conduite.

Si le duc de Choiſeul avoit ſu gouverner le trop foible Louis XV, au moins cet empire n'aviliſſoit pas abſolument le monarque ; mais perſonne dans l'univers ne lui pardonna l'excès de ſon attachement pour la Dubarry, on ne pardonna pas davantage aux courtiſans que je viens de nommer, la cour baſſe & rampante qu'ils faiſoient journellement à cette catin, malgré qu'elle les traitât ſans ceſſe de la maniere la plus outrageante. Ce que l'on aura peine à croire, c'eſt qu'à la cour de France, il ſe ſoit trouvé des femmes aſſez baſſes pour former ſa ſociété, & la préſenter (3). La ducheſſe de Valentinois, la vile maréchale de Mirepoix, la groſſe princeſſe de Tingry, & pluſieurs autres qui ne couroient point de riſque de s'avilir furent créées les compagnes de la favorite ; elles ſe chargerent gratuitement de lui montrer l'art qu'il falloit employer à la cour ; de la décraſſer, & de lui faire perdre ſur-tout en public, le ton grivois qu'elle avoit.

& qui la faisoit briller dans ses orgies ; la comtesse de Béarn eut l'effronterie de la présenter, ce coup d'éclat l'a perdue à jamais ; la favorite fut méconnoissante & fit peu pour elle : quelqu'argent, une place de gentilhomme de M. le comte de Provence pour le chevalier de Béarn son fils, & des rebuffades continuelles furent sa récompense ; à la fin, elle fut forcée de quitter la cour; son fils perdit sa place pour s'être battu aussi lâchement que mal-à-propos contre le marquis de la Châtre, autre gentilhomme de M. le comte de Provence, pour des propos tenus contre sa mere. Le chevalier de Béarn fut renvoyé à son régiment, on nomma à sa place, & pour augmenter les mortifications on combla son adversaire des faveurs les plus marquées. Le comte de Bissy, depuis long-temps l'agent libertin du maréchal de Richelieu, qu'il avoit marié pour récompense de ses services à la Bontems, fut choisi pour donner la main à la Dubarry lorsqu'elle monta dans le lit de son maître ; Ce fut Buffaut qui, au moment de faire banqueroute, & se souciant fort peu de la faire plus ou moins forte en cas de non-succès, lui fournit ses premieres jupes & lui fit son trousseau. Les dettes de Bissy furent payées en récompense. Buffaut ne fit pas ban-

queroute, il gagna un million, & on força la ville de Paris de le prendre pour ſon tréſorier ; il remplit cet emploi avec toute l'inſolence d'un parvenu, & finit, en trahiſſant les devoirs de l'amitié, par épouſer la maîtreſſe de ſon ami, femme entretenue publiquement.

Le conſeil étoit compoſé de miniſtres preſque tous târés. M. de Maupeou étoit chancelier; le duc de la Vrilliere, au département de la maiſon du Roi ; le duc d'Aiguillon, à celui de la guerre & des affaires étrangeres ; de Boynes, à la marine, & l'abbé Terray aux finances, rempliſſoient l'Europe du bruit de leurs glorieux exploits, de leurs intrigues, de leur inconduite, de leurs friponneries & de leur incapacité. A chaque inſtant ils portoient le fantôme du monarque à des démarches inconſidérées, d'après leſquelles il étoit obligé de reculer faute d'énergie & de moyens ; enfin le bouleverſement total des regles, des loix, & l'épuiſement des finances de l'état furent le réſultat des déciſions de ce conſeil.

Les princes du ſang, ſeule & unique ſociété que pouvoit avoir la dauphine, n'étoient pas plus faits que le reſte de la cour pour lui

donner des leçons d'honnêteté , les uns s'avilissoient dans la plus crapuleuse débauche , d'autres faisoient servilement la cour à la créature qui étoit devenue l'idole du maître ; le reste sans force , sans esprit , comme sans honneur , s'avilissoient par leur silence même sur les désordres où l'on mettoit les affaires de l'état ; ou par des retraites aussi humiliantes pour eux que funestes au bonheur des peuples ; un duc d'Orléans se mariant avec sa maîtresse & s'occupant uniquement à jouer la comédie ; son fils, le duc de Chartres (4) , à force de lâchetés déshonorant le sang des Bourbons ; le prince de Conti le souillant par sa crapule ; son fils, le comte de la Marche , par la cour assidue qu'il faisoit à la Dubarry, dont il étoit le premier écuyer de main ; le prince de Condé vivant ouvertement avec une femme qu'il soutient pour plaider contre son mari , & n'ayant des Condé que le nom , beaucoup trop lourd à porter pour lui ; le duc de Penthievre , le caffard le plus décidé , ayant tous les vices des dévots & par une de leurs vertus ; le comte d'Eu vivant habituellement avec les hôtes des forêts auxquels il ressemble en tout point , & auxquels , il n'auroit pas dû , par cette raison , faire une guerre si opiniâtre.

Les princeſſes pour lors en petit nombre, faiſoient un parti ſéparé de leurs maris. La ſeule ducheſſe de Chartres méritoit la confiance de la Dauphine ; ſes vertus l'en éloignerent. Toutes les femmes de la cour (un bien petit nombre excepté) étoient, ou catins, ou tribades, ou joueuſes ou eſcrocs, & en général la plus mauvaiſe compagnie de l'Europe.

Quand bien même Marie-Antoinette n'auroit pas apporté à la cour de France le germe de tous les vices, même de celui d'un amour effréné pour ſon ſexe, il n'eût pas été étonnant qu'à ſon âge, entourée de tels gens, & témoin de tout ce déréglement, elle n'eût pas préféré la marche ſéduiſante à la vie monotone & triſte que ſon auguſte & nul mari étoit dans le cas de lui faire paſſer. Comment, en effet, peut-on préſumer qu'une jeune princeſſe vive, ayant du tempérament, pût reſter iſolée avec un mari ſans paſſions comme ſans goût ; la laiſſant à elle-même ou à des femmes ſans mœurs, qui avoient des motifs différens de la ſéduire ou de s'emparer de ſon cœur, peut-être encore innocent, mais ayant de grandes diſpoſitions à ceſſer de l'être.

La Dauphine, arrivant à la cour, y plut

généralement : une jolie physionomie, une taille svelte, de l'enjouement, caressante, attentive & bien instruite, elle fut un moment l'idole de la cour & de la nation ; son début fut heureux. On peut croire que le plan d'une vie assez libre pour pouvoir donner carriere à ses goûts, étoit entré de bonne heure dans la tête de cette princesse. L'étiquette de la cour de France, tout différent de celui de la cour de Vienne, tout en annonçant la grandeur, est une sauve-garde pour l'honneur des princes ; la gêne continuelle & l'obsession où sont leurs épouses éloignent les prétendans, & déconcertent les projets les mieux conçus. Sans cesse observée & jalousée, une jeune princesse est réduite à son mari pour toute nourriture ; & quand ce mari ne peut rien, il n'y a guere qu'un aumônier ou un confesseur qui puisse y suppléer : ce n'étoit pas-là le compte d'Antoinette.

Cette princesse commença, sous de vains prétextes qui ne pouvoient que plaire au Roi, par diminuer les liens dans lesquels on la tenoit ; elle vouloit entrer seule dans l'appartement de son grand-papa, & à quelle heure elle le désireroit ; elle se promenoit dix fois le jour sans suite & sans appareil, pour se faire

voir, disoit-elle, à un peuple qu'elle aimoit ; & dont elle vouloit être aimée. Madame de Noailles, premiere dame d'honneur, dont on n'avoit pas fait à la princesse un portrait avantageux, fut prise en grippe, ridiculisée, & fort peu écoutée dans ses continuelles représentations, qui avoient toujours pour but & pour finale *l'étiquette de la cour de France* : elle fut de-là surnommée *madame Etiquette.*

Le goût de Louis pour sa petite-fille ne fut pas de longue durée. Le Dauphin & les Princes ses freres, toute la famille enfin avoient une aversion décidée pour la Dauphine ; monsieur le Dauphin sur-tout ne faisoit pas échapper la plus légere occasion de la mortifier. Le Roi eut bien désiré que la Dauphine eût fait changer cette haine & cette conduite dans des sentimens tout opposés ; lui en dit quelque chose ; il eut même la bassesse de faire manger cette impudique créature avec celle qui tenoit la place de la Reine de France. La jeune princesse auroit dû en être révoltée ; elle ne fit que se permettre à cet égard les plaisanteries les plus ameres. Le Roi ne put les ignorer, il n'osa montrer ouvertement son mécontentement ; mais il devint froid, rêveur, & cessa dès ce

moment les chofes agréables qu'il difoit fans ceffe à la Dauphine.

Ce changement fut comme le fignal des diffentions domeftiques qui agiterent & qui agitent encore la famille royale dans l'intérieur; ces diffentions, qui ont plus d'une fois caufé de fcandaleux fpectacles, aigrirent le caractere de Marie-Antoinette, qui jufque-là avoit vu plier tout devant elle à l'ombre de la faveur étonnante où elle étoit auprès du Roi.

Madame la comteffe de Provence, la plus vaine, la plus intriguante & la plus jaloufe des êtres féminins (5), ne fe confoloit pas de n'avoir pas été appelée à la place la plus proche de la couronne; elle haïffoit mortellement la Dauphine, autant qu'elle méprifoit fa fœur, la comteffe d'Artois. Cette derniere, fans confiftance, fans efprit, fans idées (6), n'eft occupée tout le jour qu'à écouter les fales difcours de la Dupuis, fa femme-de-chambre & nourrice de fon époux, auquel par fois elle procure des femmes; cette princeffe, dis-je, feroit dans la plus parfaite nullité & la plus délaiffée de toutes les princeffes, fi fon tempérament ne lui eût donné la faculté de

faire des enfans ; sa fécondité fait son existence, son crédit, & malgré ses défauts la rend au moins supportable aux François qui aiment, sans savoir pourquoi, à voir des enfans dans la famille de leur Maître.

Ces trois jeunes femmes (7), comme on le voit, étoient plus faites pour recevoir toutes les impulsions que pour en donner aucune ; aussi chacune d'elles a pris celles que lui ont donné les femmes qui l'approchoient le plus. Comme leurs foiblesse a fait souvent varier en amitié leurs passions dans ce genre & leur caractere fournissent un composé aussi bisarre qu'indéfinissable.

Les trois princes leurs époux n'ont pas plus de force que de valeur. L'aîné, absolument inepte, se meut par une vanité intérieure qui fait qu'il rapporte tout à lui. Tant qu'il a été Dauphin, ses occupations, ses goûts & ses plaisirs ont annoncé combien étoit étroit le cercle de son génie ; depuis qu'il est Roi, un sourire, une caresse de sa femme change tout, fait tout & culbuteroit la monarchie, s'il n'étoit retenu par quelques considérations que lui inspire le comte de Maurepas. Ce chef du conseil du plus foible des princes,

& du conſeil le plus originalement compoſé ? a pour principe unique une indifférence ſuprême pour tout ce qui peut arriver ; tranquille ſur tous les événemens, occupé uniquement des fonctions de ſon eſtomach, pour lui le reſte eſt un vain ſonge. De ſa garde-robe il voit s'annuller & tomber les miniſtres qui ſe croyent le plus ſolidement établis ; & il ſe délecte de la baſſeſſe des gens qui veulent être quelque choſe. Homme d'eſprit, plein de talens, homme charmant en ſociété, qui rend ſa vieilleſſe aimable ; mais abſolument mauvais miniſtre par ſon inſouciance. Comme c'eſt moins des miniſtres que nous voulons parler que des maîtres & maîtreſſes, il ne ſera queſtion ſouvent de ce vieillard octogénaire que par la raiſon qu'il eſt à la fois au Roi, à la Reine, à Monſieur, à Madame, à monſieur le comte & à madame la comteſſe d'Artois ; qu'il rit de tout, gloſe ſur tout, & qu'il eſt content pourvu qu'il digere à ſon aiſe à l'aide des bouffonneries, de ce plat Beaumarchais qui, à tant par ſoirées, repréſente aux ſoupés, derriere le fauteuil du comte & de la comteſſe de Maurepas.

Le Roi eſt donc un homme nul & de toute nullité, tant au phyſique qu'au moral.

Monſieur

Monſieur eſt atteint & convaincu d'une auſſi fatale conformation ; ce qui rend Madame furieuſe, ſur-tout quand elle voit les groſſeſſes de la Reine & ſa ſtérilité, malgré qu'elle ait employé pour la faire ceſſer les mêmes moyens qu'Antoinette. Monſieur eſt haut, vain, dur, politique, ſans eſprit & vilain (8); ſa conſtitution n'annonce pas qu'il faſſe de vieux jours, & ſon génie ne nous promet pas de grandes choſes. Il parle de tout parce qu'il a une mémoire prodigieuſe, ſans avoir rien approfondi; il s'enferme dans ſon cabinet pour avoir l'air de donner une partie du jour à l'étude & à acquérir des connoiſſances utiles; mais il ne s'y occupe qu'à des niaiſeries ou à faire un journal critique des événements de la monarchie, & de tout ce qu'il apprend de ſes flagorneurs, qui ſont la gazette de la cour & de la ville; ſouvent il paſſe des heures entieres à admirer ſes diamans, qu'il aime avec concupiſcence, qu'il achete uſurairement & qu'il accumule comme un avare amaſſe de l'or pour ſe mettre ſans ceſſe à genoux devant. Ce prince avant d'être marié étoit galant avec les femmes, & avoit même l'air de ſuivre à cet égard les traces de ſes ancêtres; mais depuis il ſemble qu'il ait contracté avec ſa femme l'air mépriſant & dur

qu'elle a vis-à-vis de ce qui l'entoure ; il ne voit plus les femmes que pour leur trouver des ridicules, il n'en parle plus que pour en dire des ordures, ce qu'il aime avec paſſion ; on ſait qu'il a pour maîtreſſe une madame du Terrage, femme d'un premier commis du contrôle général ; mais on ignore pourquoi il la conſerve, & à quel uſage il s'en ſert.

M. le comte d'Artois, le moins mauſſade des trois, (1) feroit d'une jolie figure s'il n'avoit pas toujours la bouche ouverte, ce qui lui donne un air bête, qu'il ne juſtifie que toutes les fois qu'il veut parler; il eſt bien fait, il a aſſez bonne grace; bruſque, dur, emporté, vilain, n'ouvrant la bouche devant les femmes que pour leur dire des ordures, & les faire rougir, & devant les hommes que pour leur dire des groſſiéretés auxquelles l'on ripoſte ſouvent. Ce prince n'aime à la fois que les femmes, le jeu & le vin; vivant dans la débauche de toute eſpece, avec ſon Coriphée le duc de Chartres, le plus plat & le plus lâche des princes de ſon ſang, qui réunit en ſa laide perſonne tous les vices imaginables; eſcroc, avare, ivrogne, ſans mœurs comme ſans vertu; il eſt la honte de la famille, comme l'exécration des françois (10). Le comte d'Artois n'eſt

entouré dans ſon intérieur que d'eſpeces, à commencer par le prince d'Henin, ſon capitaine des gardes, digne en tout genre des emplois dont on le décore journellement, maquerau, bardage, &c. &c. une foule d'&c.; de plus, ci-devant premier maître d'hôtel, & premier intendant des finances & maiſons de Sophie Arnauld, premiere chanteuſe de l'académie royale de muſique, & premiere tribade de ſon ſiecle.

La Dauphine à ſon début eut l'air de s'attacher le comte d'Artois, il en ſera parlé à ſon lieu. Elle commença donc à bannir de la cour toute eſpece d'étiquette & ſubſtitua la liberté la plus décidée au cérémonial impoſant & reſpectueux établi par la feue Reine, ſeule bonne choſe que cette princeſſe ait fait de ſa vie. Elle ne tarda pas de s'ennuyer des inutiles careſſes de ſon époux, & autant par goût naturel que pour donner le change, elle ſe livra aux emportemens & aux careſſes de ſes femmes.

Antoinette formoit de loin le projet de devenir groſſe; c'étoit le point eſſentiel des inſtructions qui lui avoient été données en partant de Vienne, par la ſavante Impératrice,

ſa mere. Elle permit à ſon auguſte époux d'é-puiſer toutes ſes reſſources ſur cet objet; elles furent auſſi courtes que vaines. Il fallut donc avoir recours à un amant; on ne vouloit pas deſcendre dans la claſſe des machines à engendrer; on vouloit un joli homme, un homme aimable, enfin quelqu'un qui, avec de grandes facultés, pouvoit en quelque ſorte être avoué, & tel que cette aventure, ſi elle devenoit publique, ne pût le perdre.

N'oſant pas délibérer ſeule ſur un objet de cette conſéquence, Antoinette envoya un courrier ſecret & ſûr à Vienne, parce qu'elle ne vouloit pas ſe fier au général Merci, qui n'avoit pas inſpiré la confiance, & avec lequel d'ailleurs on ne pouvoit être trop long-temps en conférence. Le courrier revint & apporta la réponſe de l'oracle conſulté : la voici mot à mot. « Puiſque vous avez du » goût pour les femmes, ma chere fille, » il faut vous ſatisfaire; mais y mettre de la » conſtance, de la modération & de la rete-» nue; la premiere de ces vertus conſerve la » réputation & les autres la ſanté, puiſque » rien ne mollit & n'uſe d'auſſi bonne heure » que ce métier. Votre mari ne peut ni ne » pourra jamais vous faire d'enfants; ce mal

» eſt grand ſans doute : une Reine ſtérile eſt » ſans conſidération comme ſans appui ; mais » ce mal n'eſt pas ſans remede. Il faut donc » faire comme moi, prendre un faiſeur ; choi- » ſiſſez-le comme j'avois choiſi le prince » Charles, grand, beau, jeune, & ſur-tout » vigoureux ; prenez-le dans les hommes de » la cour les plus proches de vous ; cet évé- » nement ne pourroit, quoiqu'il en arrive, » les compromettre ; ce ſera un appui de plus » pour vous, en cela vous ſerez plus heureuſe » que je ne l'ai été ; tout l'univers a connu » ma galanterie & ſes effets ; on peut ignorer » la vôtre, ſi vous la couvrez avec ſoin du » manteau de votre paſſion pour votre ſexe ; » mais, je vous le répete, ma fille, ménagez- » vous. » Le conſeil fut ſuivi & (& à la diſ- crétion & la conſtance près) tout alla comme la chere maman l'avoit ordonné.

La ducheſſe de Péquigny fut la premiere honorée de la confiance & de l'intimité de Marie-Antoinette. Elle amuſa long-temps par ſes bons mots & ſon eſprit, ſur-tout par ſes continuelles plaiſanteries ſur le compte de la Dubarry, qui étoit la bête noire de toute la famille ; mais cet eſprit cauſtique & ſon goût pour le ſarcaſme la firent craindre & lui firent

des ennemis ; elles profiterent pour la perdre de ce qui la faisoit aimer ; elle fut disgraciée.

Le feu duc de la Vauguyon, cet ennemi capital du duc de Choiseul, auquel il faisoit une guerre ouverte, cherchoit à appuyer son parti déja chancelant. Il imagina que s'il pouvoit placer la duchesse de Saint-Maigrin, sa bru, dans le lit de la Dauphine, elle pourroit servir à ses vues contre son ennemi & obtenir la place de dame d'atours. Cette duchesse, une des plus belles & des plus aimables femmes de la cour, étoit bien digne d'occuper la place de favorite ; elle y parvint aisément & plut beaucoup dans le déduit amoureux ; mais son regne ne fut pas de longue durée. Son peu de génie en politique lui fit ménager la comtesse Dubarry, sans cependant la voir ; mais elle ne la déchiroit pas en particulier & ne lui faisoit pas des mines en public ; elle voulut ce qui s'appelle ménager la chevre & le choux : cela déplut souverainement, & cette nouvelle amante ne tarda pas à être répudiée.

Madame la duchesse de Cossé succéda à madame de Saint-Maigrin ; elle fut nommée premiere dame d'atours à la demande de sa

maîtreſſe qui en parla au Roi, en excluant nommément madame de Saint-Maigrin. Cette troiſieme eût joui de la plus grande & la plus conſtante faveur, ſi ſon caractere ſérieux, philoſophe & raiſonnable eût pu ſympathiſer un peu davantage avec la frivolité & le goût des plaiſirs vicieux de la Dauphine : la même année vit éclorre & finir cette intimité.

Juſqu'à la mort de Louis XV, ce goût pour les femmes n'avoit encore que laiſſé entrevoir dans Marie-Antoinette que celui qu'elle auroit dû avoir plus naturellement pour les hommes. Elle ſembla pour un moment avoir jeté les yeux ſur le comte d'Artois ; mais on aſſure que ce prince, peu capable d'ailleurs de la moindre réflexion, en fit aſſez pour ne pas vouloir courir les riſques de ſe donner un maître : ſoit par ce motif, ſoit par celui de la vie trop licencieuſe qu'il préféroit à la néceſſité de mettre de la retenue & de la délicateſſe dans un pareil engagement, tout parut ſe réduire entre le petit frere & la petite ſœur à des promenades nocturnes & des jeux trop innocens pour qu'ils puſſent être long-temps du goût de la bouillante Antoinette.

La marquiſe de Mailly occupoit, pendant

cet intervalle, le siége de la confiance & de l'intimité ; elle étoit de toutes les parties & de tous les conseils de la nouvelle Reine ; elle épioit tout, savoit tout, & rapportoit tout. Enfin le comte de Dilon, surnommé le beau Dilon, revint à la cour où il avoit été page, & tourna tous les yeux vers lui : la Reine ne fut pas la derniere à qui il fit impression ; elle fit des avances, & fut préférée. De son côté, Dilon chercha à plaire & réussit : sans esprit, sans amabilité, une figure aussi usée que son existence ; voilà en bref le portrait de celui qui devint le héros du jour, héros qui n'a que le masque de l'homme & de l'honneur. A Spa, il fut menacé de coups de bâton en présence du Roi de Suede ; il a fait des excuses à celui qui les lui a proposés : semblable au Dilon qui vit à Bruxelles, il a pour tout mérite une belle figure, une ame sale, & un cœur aussi lâche qu'avili.

La séduisante Reine eut le secret de faire goûter son chevalier à son imbécille de mari, au point de lui faire accorder des graces & une faveur marquée : quand on jouoit, le Roi étoit le caissier de Dilon, & lui donnoit l'argent dont il avoit besoin pour faire la partie de la Reine. Dilon perdoit toujours,

& cela n'ennuyoit pas le Roi, qui n'eſt pas plus généreux que ne le ſont en général les Bourbons. Il prit enfin cette liaiſon de la meilleure part juſqu'au moment d'une indiſcrétion marquée. La Reine, à un des bals qu'elle donnoit au château, & pendant leſquels elle ne danſoit preſque qu'avec Dilon, prétendit avoir une palpitation de cœur effroyable : elle fit mettre la main ſur ſon cœur à ſon auguſte époux; & après lui, au cher Comte, qui eut la hardieſſe de s'y prêter en préſence de ſon maître. Le Roi prit mal la plaiſanterie; on craignit déja pour Dilon; mais l'humeur ne tarda pas à diſparoître. L'adroite Antoinette appaïſa tout avec une careſſe & quelques mots tendres : l'amant reprit la confiance avec la faveur, & le nigaud de mari rentra dans ſon inſouciance & ſa nullité.

Malgré la Reine, Dilon partit pour ſon régiment, après qu'elle eut vainement demandé au rétif M. de Muy une diſpenſe de rejoindre, ſous prétexte que ce colonel lui étoit néceſſaire pour ſes bals & ſes promenades : la ſéparation fut cruelle de part & d'autre. Madame la princeſſe de Guémené ſécha les pleurs de l'amante, & quelques griſettes conſoloient l'amant.

Les amours de la Reine, pour la vigoureuse & lubrique Guémené, furent de nature à faire augurer aux plus fins courtisans que son regne auroit la plus longue durée. Un rendez-vous n'attendoit pas l'autre : on faisoit dans l'intérieur des séances de deux heures, encore ne pouvoit-on parvenir à y éteindre les feux de sa passion ; car en public, & devant les femmes-de-chambre, on se faisoit les caresses les plus lascives. Tant d'amour cependant s'évanouit, & fut traité comme une affaire de garnison ; le militaire revint de son régiment, & madame de Guémené se retira.

L'hiver, cette année, fut des plus bruyans ; les bals à la cour, ceux de l'opéra, le jeu, les soupers agréables, & les spectacles occuperent toute la cour. Dès que l'on fut assuré que la Reine se rangeoit un peu du côté des hommes, les seigneurs de la cour se mirent sur les rangs. Le fade & merveilleux vicomte Delaval se crut un moment en faveur ; mais on donnoit le change. Dilon étoit sur les dents, & ne faisoit que de l'eau claire ; il falloit changer & mieux choisir à tous égards ; les intrigues, les démarches, les propos furent pendant cet hiver poussés à l'excès ; la Reine se conduisit avec une si indécente liberté,

que les prudes de sa cour se crurent en droit de lui faire des représentations.

Madame la princesse de Marsan, qui ne connut de l'amour que les peines, & qui pleure encore la perte d'un amant chéri, tué pendant la guerre de 1744; madame de Maurepas, digne & très-respectable passion de l'abbé de Verry, hasarderent quelques remontrances que l'on écouta avec bonté, mais dont on fit peu de cas : cela devoit être ainsi.

Enfin le succès couronna les vœux dAntoinette; elle avoit long-temps donné le change sur ses goûts & sur ses passions, & croyoit, par ce moyen, avoir masqué la dominante : elle devint grosse, matiere aux observations; toute la cour se crut intéressée à cet événement. Monsieur & Madame, M. & madame la comtesse d'Artois ne trouverent pas le fait plaisant. Chacun eut donc son cercle, & chaque parti déchira à belles dents la pauvre Antoinette.

Cette grossesse avoit pris époque pendant les bals & les fêtes que la Reine donna à son frere l'archiduc, qui fit en France pen-

dant ſon ſéjour, autant de ſottiſes que de démarches. Vain ſans valeur, haut ſans décence (11), il montra la groſſiéreté allemande dans tout ſon jour. Il n'eſt pas de mon plan de parler de ſon impoliteſſe ni de ſes prétentions chimériques envers nos princes. Il parut à la cour pour s'y faire juger & mépriſer; & ſi le Sartine & le duc de Choiſeul n'euſſent fêté ce petit prince, il eût paſſé en France comme ces charlatans, qui ne ſont remarqués que les premiers jours qu'ils font rire.

Chacun raiſonna ſur cette groſſeſſe : les femmes qu'elle avoit eu, & qui l'avoient cru uniquement attachée à ſon ſexe, ne lui pardonnerent pas d'avoir eues un amant ; c'eſt l'uſage des dames de cette religion. On chercha le héros, il fut aiſé à trouver : on nomma le duc de Coigny, & toutes les conjectures ſe réunirent en ſa faveur. Ce ſeigneur aimable, d'une belle figure, ayant les mœurs les plus douces, & la tournure la plus ſatisfaiſante, des yeux qui parlent beaucoup, & une ſanté en tout point différente de l'expirant Dilon, avoit, depuis quelque temps, fixé, les regards de la Reine ; il s'étoit conduit avec la plus grande circonſpection, & l'auroit ménagée, ſi elle n'eût pas elle-même cherché la publi-

cité par ses imprudences. On calcula l'heure, le moment & le lieu où la grossesse s'étoit opérée. On rappella un bal de l'opéra où la Reine s'étoit masquée en capotte grise, & avoit fait masquer de même plusieurs femmes de sa suite; le duc étoit seul dans une loge aux secondes: à la faveur du déguisement, Antoinette se perd parmi ses compagnes, se glisse dans la foule, & vole à la loge. Quelques minutes après, la suite, inquiete, cherche la princesse; on la trouve sortant de la loge, & si agitée de l'acte qu'elle venoit de faire, qu'elle tomba presque évanouie sur l'escalier: une femme marqua cet instant sur ses tablettes; elles circulerent, & presque toutes les femmes de la cour l'eurent sur les leurs écrit en lettres d'or. Madame de Guémené, dont l'outrage étoit le plus récent, fut celle qui se contint le moins dans ses propos; elle fut disgraciée avec dureté, renvoyée de la cour, & remplacée dans sa charge de gouvernante par madame de Marsan, malgré son sermon si infructueusement & si maladroitement fait.

La Reine regardoit sans doute ses intrigues avec les hommes ou comme une nécessité, ou comme un goût de passage que les filles appellent des *caprices* : elle ne pouvoit d'ail-

ſeurs éteindre ſes bouillans déſirs dans les ſuites d'une intrigue qui ne fourniſſoit pas des moyens d'être ſans ceſſe avec l'objet qui les inſpiroit ; c'eſt ce qui la détermina à conſerver toujours une femme avec laquelle elle étoit dans la plus étroite liaiſon. Madame la princeſſe de Lamballe, depuis long-temps l'amie d'Antoinette, ne fut initiée dans les grands myſteres de l'intimité qu'après madame de Guémené. On avoit tout fait pour madame de Lamballe. Madame de Noailles avoit commencé ſon ſervice auprès de la Dauphine par déplaire ſouverainement, & cela n'eſt pas difficile à préſumer. Elle éprouva de la part de ſa maîtreſſe tous les déſagrémens & toutes les rebuſades imaginables ; mais les Noailles ſe rebuſent-ils ? Rien ne leur coûte, rien ne les mortifie, rien ne les arrête quand leur intérêt y eſt pour quelque choſe. Madame Etiquette, en ſuivant ce ſyſtême, ne vouloit pas ſe retirer, & il n'étoit pas décent de la chaſſer ſans qu'elle le méritât poſitivement. Un ami des Noailles conſeilla à la Reine de créer une charge dans ſa maiſon qui réduiroit à rien celle de madame de Noailles, tant par rapport aux émolumens qu'aux prérogatives. On imagina la charge de ſurintendante de la maiſon; & pour écraſer davantage la premiere dame

d'honneur, il fut queſtion de donner cette charge à une perſonne dont le rang & la naiſſance l'éclipſeroient; la princeſſe de Lamballe fut choiſie. Jeune, aimable, ſéduiſante par ſa taille & ſa figure, tendre & ſans paſſions, elle en avoit inſpiré: ce moyen la rapprochoit; elle étoit la favorite par excellence; il falloit tout faire pour elle.

La Reine propoſa cette augmentation de dépenſe dans ſa maiſon à M. Turgot, qui eut la mal-adreſſe de la refuſer, & ce fut ſa perte. Les mécontentemens de la ſouveraine ſemblerent autoriſer les plaintes de toutes les femmes de la cour, même des femmes-de-chambre, qui formoient un parti nombreux contre un miniſtre qui joignoit, à beaucoup d'autres défauts, celui de ne pas aimer le beau ſexe; les autres ennemis de M. Turgot, & les gens qui par eſſence autant que par intérêt, ne peuvent ſouffrir les miniſtres trop long-temps en place, ſe joignirent à cette cabale. La Reine ſe ſervit de l'autorité qu'elle avoit ſur ſon auguſte époux. M. Turgot fut renvoyé, & madame la princeſſe de Lamballe fut nommée ſurintendante de la maiſon de la Reine, avec 400000 livres d'appointemens. Le regne de cette favorite dura juſqu'après les couches

de la Reine, pendant lesquelles elle ne la quitta pas. La faveur des Coigny éclipsa la princesse, qui se retira prudemment de cette grande intimité. Elle n'en fut pas moins humiliée, sur-tout quand elle se vit sur le point d'être éclipsée par une Polastron. Comptant un peu trop sur son crédit, elle porta ses plaintes au Roi sur le mépris que la Reine lui faisoit éprouver; le Roi ne fit qu'en rire, ne répondit rien, & courut en dandinant à sa forge finir un cadenas qu'il avoit commencé la veille, & qui étoit très-pressé. La fiere savoyarde ne s'en tint pas-là; elle s'adressa à son beau-pere. Ce cafard, sensible comme un dévot, courut au curé de Saint-Eustache. Le pasteur promit d'en parler au Roi à la premiere confession, & en attendant on résolut de tenir ferme. Comme le secret de la confession du Roi au curé n'est qu'entre trois, on l'ignore; mais on a vu le froid de la Reine continuer contre madame de Lamballe, qui, sans y avoir égard, a continué l'exercice de son emploi avec autant de fierté que d'audace & de dignité.

La grossesse de la Reine avançoit; malgré la certitude que l'on avoit sur le faiseur, on donnoit encore plusieurs autres peres à cet

enfant

enfant ſi déſiré. Le roi ſeul de ſa cour étoit dans l'erreur & ſe l'attribuoit ; le plus doux des maris, le ſeigneur du château de Verſailles ſe complaiſoit dans ſa progéniture prochaine, & tous les courtiſans au fait du ſecret applaudiſſoient à la ſottiſe du prétendu papa. Madame experte en intrigues, & qui connoiſſoit à fond celles de ſa belle-ſœur, n'étoit pas dupe du fait. Elle en avoit inſtruit ſon mari qui avoit inſcrit les détails curieux dans la collection qu'il a fait des annales ſavantes du regne de ſon illuſtre frere ; de ce qui ſe paſſe dans ſon intérieur, même dans ſa forge, qui n'eſt pas celle de Vulcain, car il n'y fabrique pas des las pour y enfermer les amans de ſa femme & les prendre ſur le fait. Cet ouvrage érudit, du plus érudit des princes de ſon ſiecle, fera un jour l'ornement de ſa bibliotheque, comme il fait actuellement l'éloge de ſon eſprit & de ſes connoiſſances.

L'accouchement de la reine fut long & pénible, elle fut même quelques momens en danger ; Vermont ſon accoucheur qui paſſe pour ignorant, la ſauva par une ſaignée qu'il ordonna contre l'opinion de la faculté. Les amans & les maîtreſſes pendant ce moment étoient déroutés. Le Dilon étoit loin (2) ; Coigny

ne ſe montroit qu'à peine; Laval avoit été éconduit ; ces trois courtiſans étoient même excédés d'un bonheur qui pouvoit avoir pour eux les ſuites les plus funeſtes. Le duc de Coigny, ſur-tout, à qui le public accordoit l'honneur de la paternité, avoit plus d'une fois pâli à la vue des élancemens de joie ridicule que le roi avoit montré en prenant des mains de Vermont, & tenant dans ſes bras l'enfant qui venoit de naître, puis voulant imiter Henri IV, ce héros à jamais chéri, qu'il croit ſon patron, & auquel il dit qu'il reſſemble, parce que le ſot public qui gâte tout, dans un moment de démence & d'adulation, a fait une auſſi étrange comparaiſon, il le montroit à l'aſſemblée avec l'air de la plus grande ſatisfaction; & adreſſant la parole à M. d'Aligre, premier préſident du parlement, « voyez-moi, Monſieur, & dites bien que » cette fille eſt de moi. »

Quand la reine fut relevée de ſes couches, le tableau des amuſemens de Verſailles changea. Plus de bals, peu de jeu, mais beaucoup de promenades, & ſur-tout des promenades nocturnes. Dès les premiers beaux jours on s'aſſembla le ſoir à l'entrée de la nuit ſur la terraſſe du château, au parterre du Midy. Tout Verſailles s'y rendoit; les femmes de toutes

espèces y jouoient un rôle, & y continuoient un cours de débauche. Les femmes de la cour, les femmes-de-chambre, les femmes des premiers commis, des bourgeois, des valets du château, & même les grisettes se mêloient & promenoient ensemble dans l'obscurité : on finit par se déguiser ; la reine, Monsieur, monsieur le comte d'Artois, & leurs singes couroient la terrasse & même les bosquets : les femmes avec des capottes, & les hommes avec des redingottes & de grands chapeaux rabattus sur le nez. On se perdoit, on se retrouvoit, & tout étoit au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La musique des gardes françoises rendoit encore ces scenes plus touchantes par les airs les plus lascifs qu'elle jouoit pendant plus de deux heures sous les fenêtres du château. Le vieux Biron manque-t-il la moindre occasion de faire le chien couchant ; ce héros de l'opéra qui fait combattre ses soldats avec tous les bouffons & dans tous les spectacles moyennant un salaire qu'il partage ; qui avilit l'état militaire par ce genre de prostitution ; qui vend les emplois de son corps au plus offrant & au plus riche : corps dans lequel le marquis est à côté du marchand, les fils de ban-

quiers à côté du comte & du bourgeois décrassé. Ce Biron enfin qui n'est bon qu'à faire ranger les fiacres, étoit le courtisan le mieux instruit de ce qui se passoit pendant toutes les nuits par le moyen de ses sentinelles qu'il chargeoit d'épier ; en intriguant adroit, il disoit tout tout bas, & se faisoit encore valoir par son secret.

Enfin, tant que l'été dura, ces nocturnales durerent. Il est inoui combien la reine chercha & trouva d'aventures, hommes & femmes, elle essaya de tout. Un garde-du-corps ne la connoissant pas, la prit sous le bras & la mena dans un bosquet en lui tenant les propos les plus positifs, & là il se mit en devoir d'exécuter les promesses qu'il avoit faites en chemin : l'occasion & le moment n'étoient pas favorables, on se débarrassa en riant des mains du ravisseur, il fut remarqué & suivi ; aussi le lendemain il fut renvoyé en Normandie fouetter ses lievres, & depuis il ne parut plus à la cour.

Quelques jours après notre Antoinette, alternativement conduite par sa passion pour les femmes, & par le désir d'avoir des enfants, rencontra sur la terrasse une grande femme

bien faite & ayant de la tournure ; elle l'accoste à l'ombre du déguisement & d'un mot de ralliement, convenu entre cette femme & une de ses amies, qu'elle appelloit ma sœur. Celle-ci dupe de la ressemblance de la taille de la reine avec celle de son amie, la prend par le bras, badine beaucoup avec elle, passa en revue la plupart des femmes de la cour, la reine même fut touchée mais légérement ; la femme avoit de l'esprit, elle plut, & l'on se donna rendez-vous pour le lendemain à pareille heure. Antoinette en la quittant, donna ordre qu'on la suivît, & qu'on eût à savoir qui elle étoit pour lui en rendre compte à son lever : quel fut le chagrin & les regrets de la reine quand elle apprit que cette beauté si charmante qui l'avoit tenue éveillée toute la nuit, & avec laquelle elle se promettoit des plaisirs inconnus au reste des mortels, étoit la laide, la sale, la bavarde & la dégoûtante Manon Loustenau, mariée depuis dix ans à un neveu de l'abbé de la Ville, nommé Desons, qui avoit eu la bravoure de lui faire un enfant étant fille, & qui, pour récompense d'un si haut fait, fut réduit à l'épouser ; c'est bien mal reconnoître un tel mérite. Cette malheureuse créature, la gazette du quartier, ne manqua pas au rendez-vous, mais elle re-

connut ſa prétendue ſœur, & vit par l'expulſion qu'on lui donna qu'elle avoit d'abord été méconnue ; quelque peu honorable qu'ait été cette aventure pour madame Deſons, elle n'a pu la taire : c'eſt d'elle-même que l'auteur la tient.

Un autre jour, notre Antoinette qui ne ſe corrigeoit pour rien au monde, & vouloit à quelque prix que ce fût, trouver, comme on le dit trivialement, *chauſſure à ſon pied* ; aborda un jeune homme qui lui parut au clair de lune être aſſez bien fait & d'une jolie figure ; elle ne ſe trompa point, & ſon inſtinct pour cette fois la ſervit mieux qu'elle ne l'auroit pu déſirer. Ce jeune homme eſt un enfant de l'amour & beau comme lui ; il venoit tout récemment d'avoir une place de commis au ſecrétariat de la guerre, par la protection d'une comteſſe qui eſt ſa mere, & qui ne put jamais diſtinguer qui en étoit le pere. Tendre, ſenſible, doux, innocent & timide, il fut loin d'abord de deviner à qui il avoit l'avantage de parler : on le queſtionna ſur la ſituation de ſon cœur ; ſes réponſes & ſon ingénuité enflammerent la trop inflammable princeſſe ; on lui paſſa la main ſous le menton que l'on trouva ſeulement garni du plus

léger duvet, ſa peau douce & fine annonçoit l'âge des plaiſirs ; on en fut plus convaincu quand on ſut qu'il n'avoit que dix-ſept ans, & qu'il ne connoiſſoit de l'amour que le nom ; malgré ſa timidité & ſon embarras, on diſtingua une ſorte d'eſprit dans le nouvel Adonis ; enfin il plut, ſa figure, ſon ton, ſa taille, tout juſqu'au ſon de ſa voix ſe tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu : on le quitta ſans ſe faire connoître, & on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure & au même lieu.

On ſait que le ſommeil & l'amour s'accordent mal enſemble ; le même ſentiment qui avoit fait du progrès ſous les lambris dorés du château de Verſailles, avoit ſuivi notre jeune homme dans ſa petite ſolitude. L'aventure après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à ſon tour. Nature & jeuneſſe lui firent ſentir que juſqu'à ce moment il avoit exiſté dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui ; ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas exiſté. Il ne ferma pas l'œil de la nuit ; la journée lui parut un ſiecle : les diſtractions, l'ennui, le découragement & un mal-aiſe, juſqu'alors inconnus, s'emparerent de ſes ſens & l'accablerent juſqu'au moment fortuné où il alloit rejoindre

celle qui causoit tout ce ravage, il en étoit de même chez Antoinette, à la jouissance près, dont elle connoissoit les délices; ce qui rendoit encore son impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être couronné; on y réussit, & l'on n'en, fut que plus décidée à profiter de la circonstance heureuse que l'amour procuroit; en conséquence on arrangea tout pour pousser l'affaire à fin, pour peu que cela convienne. On fit une demi-confidence à Campan, valet-de-chambre, chargé de la partie des plaisirs, habitué à entendre à demi-mots, & fort adroit dans l'exercice de ce sublime emploi; tout fut distribué au gré de l'impatiente & amoureuse maîtresse.

On ignore qui fut le premier au rendez-vous; se voir, faire un cri & s'élancer dans les bras l'un de l'autre furent l'affaire d'un moment: on se dit des mots entrecoupés, on se donna des baisers comme si l'on s'étoit vu depuis un siecle; enfin on se jura de s'aimer toujours, avant seulement d'avoir commencé à parler d'amour. Charmans effets du désir effréné de l'un, ainsi que du besoin d'aimer & de jouir de l'autre! La Reine, pour qui le moindre retard pouvoit être aussi dangereux que nuisible, conduisit

insensiblement son futur amant dans un bosquet éclairé avec art & préparé avec soin par l'industrieux Campan : ils furent heureux ; amour, tire le rideau sur ce qui se passa dans ce lieu de délices. Adonis ne connut Vénus qu'après la jouissance ; la crainte & l'excès de son bonheur ne firent d'autres effets sur lui que de lui bien faire sentir la nécessité du silence.

On rentra dans la foule ; le jeune homme tremblant & hors de lui eut besoin d'être rassuré, & c'est ce que l'on fit si adroitement qu'il reprit ses sens, & fut au bout de quelques minutes en état de répondre aux différentes questions qu'on lui fit. L'amour disparut & fit place à l'intrigue. Depuis quelque temps on en vouloit au prince de Montbarey, ministre de la guerre ; on questionna le jeune homme sur son compte, sur celui de la Renard, avec laquelle vivoit ce ministre, sur ses fréquentes orgies, à la suite desquelles on étoit obligé de le mettre au lit, & enfin sur tout ce qui pouvoit procurer des renseignemens. Le jeune homme répondit avec adresse & prudence ; il étoit d'ailleurs trop nouvellement au secrétariat pour être initié dans aucun mystere ; on le vit bien, on le

chargea d'examiner & de rendre compte. Avant de se quitter il fallut pourvoir aux moyens de se revoir ; l'aventure du bosquet devenoit dangereuse pour le nouvel Adonis ; Campan fut consulté. Il imagina de le charger, de la part de sa maîtresse, de copier de la musique ; il promit de la porter & rapporter lui-même, & donna les instructions les plus amples pour la composition d'un nouveau genre de musique qui ne pourroit être entendue que par ceux qui en auroient la clef.

Monsieur & monsieur le comte d'Artois ne perdirent pas leur temps pendant ces promenades. C'est là où Monsieur fit la connoissance de madame du Terrage, & c'est sur ces gasons où il quitta sa grandeur pour s'armer de la houlette du charmant berger Tircis. C'étoit le nom de ralliement qu'ils s'étoient donné sur la terrasse.

Inconstante en amans comme en maîtresses, notre Antoinette ne tarda pas à renvoyer le duc de Coigny. Elle s'autorisa d'une multitude de raisons ; les propos devenoient si forts qu'ils faisoient craindre que le Roi ne prît un parti violent. Les certitudes trop physiques de cet engagement donnoient de trop fortes armes à la mé-

chanceté & alarmoit notre amante. Le pire pour monſieur de Coigny, c'eſt que la Reine n'avoit fait qu'une fille, & ce n'étoit pas là ſon compte ; ſon vœu n'étoit pas plus rempli que le motif qui l'avoit déterminée à une démarche auſſi dangereuſe. Le Coigny fut diſgracié ; & notre Reine, tout en ſuivant l'aventure du boſquet, revint à ſon penchant naturel pour les femmes.

Madame la princeſſe de Lamballe fit place à madame de Polignac, appellée madame la comteſſe Jule. Cette belle paſſion, qui dure encore, n'a rien d'égal que l'attachement & les ſottiſes du feu Roi Louis XV pour madame de Pompadour. Comme cette derniere, madame la comteſſe Jule, coûte à l'état des ſommes immenſes ! Madame de Pompadour avoit des amans, Jule vit publiquement avec M. de Vaudreuil (13), & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il eſt auſſi bien avec la Reine & le Roi qu'avec la comteſſe Jule. Madame de Pompadour pardonnoit & même procuroit à ſon auguſte amant des plaiſirs de paſſade, madame Jule en pardonne à Antoinette ; en dernier lieu même elle lui a procuré la petite Laborde, femme de l'ancien valet-de-chambre du Roi, qu'elle a fait

ſa lectrice. Madame de Pompadour vendoit des emplois, des bénéfices, des charges, des évêchés, &c. &c. &c. Elle avoit des bureaux, un tarif & un premier commis pour cet objet. (Tout le monde a connu ſon Colin.) Madame Jule vend pareillement évêchés, bénéfices, emplois, charges, &c. & c'eſt Vaudreuil qui eſt le miniſtre en chef de cette partie. Madame de Pompadour enrichit ſa famille & mit ſon frere Poiſſon au bleu ; celle-ci en fait autant, au moins commence-t-elle par ſon mari, qu'elle a fait duc ; elle vient de marier ſa fille avec le fils de madame de Grammont ; les graces & l'argent ont devancé cette ſuperbe union ; le gendre a été créé duc, a une compagnie des gardes du Roi, & cela eſt actuellement à un point d'indécence que la famille des Polignac & celle des Grammont envahiſſent tout, demandent tout, & que l'on ne peut faire un pas ſans les trouver dans ſon chemin en oppoſition.

L'hiver qui a ſuivi cette nouvelle liaiſon a été le même que les précédens. Beaucoup de ſpectacles, de bals & de jeu. La coquetterie la plus raffinée a augmenté encore le luxe & la dépenſe ; la Reine a pris pour ſon miniſtre dans la partie des colifichets, la Bertin, mar-

chande de modes, qui n'eſt parente ni de Bertin miniſtre, ni de Bertin caſuel, mais qui les vaut bien ; elle travaille avec la Bertin comme ſon auguſte époux travaille avec ſes ſecrétaires d'état. Autre miniſtre femelle, c'eſt Guimard de l'opéra (14), pour la partie des gazes & des habillemens. Il eſt certain que les affaires de la France auroient pris depuis long-temps une excellente tournure, ſi le Roi avoit mis dans le choix de ſes miniſtres la même ſagacité & le même jugement que la reine a mis dans le choix des ſiens ; les Sulli, les Colbert, les Richelieu ne peuvent dans leur genre être comparés à la Bertin & à la Guimard dans le leur. Un homme digne de foi a été témoin du départ de la Bertin pour Verſailles, emportant dans un porte-feuille fermé à clef, des échantillons de modes, & ne voulant pas vendre un bonnet à une dame en état de le lui payer au poids de l'or, en diſant : « Je » vais à la cour, je ne puis laiſſer ſortir cette » mode de chez moi que je n'aie fait mon » travail avec la reine à qui sûrement elle plaira, » & je lui en dois la préférence ». Rien de plus plaiſant que le ton de dignité que prit la griſette en tenant ce propos. Guimard, plus à portée des grandeurs, ne met ſans doute pas tant d'importance dans ſon travail, mais elle

n'y réussit pas moins bien, car il est impossible que la plus élégante catin de Paris soit mieux mise que la reine.

Les plaisirs de l'été furent diversifiés, les soirées de la terrasse avoient déplu. Antoinette avoit, sous ses déguisemens, essuyé des apostrophes & des propos durs. Monsieur, & M. comte d'Artois avoient profité du leur pour faire des conquêtes ; madame du Terrage, la petite Bêche, & plusieurs autres de cette espece, avoient été la proie de leurs incursions ; les maris s'en étoient apperçus & retinrent leurs cheres moitiés chez elles : ce n'étoit pas agir en maris de cour.

On changea donc ces plaisirs dans des jeux innocens & particuliers. On commença par interdire au public les promenades du parc après souper ; on faisoit illuminer, tant bien que mal, une partie des bosquets, dans l'un desquels on avoit établi un trône de fougere, & là on jouoit au roi comme les petites filles jouent à madame ; on élisoit un roi, il donnoit ses audiences, tenoit sa cour & rendoit justice sur les plaintes qui lui étoient adressées par son peuple représenté par les gens de la cour & du comité, par le roi & la reine qui venoient

ſe dépouiller de leur grandeur au pied de ce trône factice. On faiſoit au nouveau roi les plaintes les plus originales les unes des autres, les peines & les récompenſes ne l'étoient pas moins ; mais au bout de quelques inſtans de ces plaiſanteries, qui ne pouvoient faire qu'un bon effet, ſa majeſté, qui étoit preſque toujours Vaudreuil, prenoit fantaiſie de faire des mariages ; il marioit le roi avec une femme de la cour, la reine avec un des hommes, (on a remarqué qu'il ſe l'approprioit le plus ſouvent) il en faiſoit de même pour les autres hommes & femmes de la ſociété ; il les faiſoit approcher par couples au pied du trône, ordonnoit que chacun ſe prît par la main, & là avec tout le reſpect dû à ce nouveau genre de ſacrement, & au nouveau roi qui ſe mêloit ainſi du ſacerdoce, on attendoit le mot ſacramental qui étoit *decampativos*. Auſſi-tôt prononcé, chacun avec ſa chacune fuyoit à toutes jambes vers un des boſquets qu'il choiſiſſoit : défenſes de par le Roi des fougeres de rentrer avant deux heures dans la ſalle du trône ; défenſes d'aller plus d'un couple enſemble & dans le moindre endroit ; défenſes de ſe voir, de ſe rencontrer, de ſe nuire, de ſe chercher, ni de ſe parler. On aſſure que ce jeu plaiſoit

fort au roi, qui trouvoit très-plaisant de se voir ainsi détrôné sur l'herbe par Vaudreuil.

Cette année-là on devoit ordonner les eaux à la reine pour provoquer une seconde grossesse, mais les médecins sont tous tombés d'accord que ces plaisirs nocturnes, & sur-tout le *decampativos*, feroient encore plus d'effet. D'ailleurs, M. Necker qui craint la dépense, & qui n'est pas de l'avis des voyages, ayant été consulté, a dit, que malgré que le nouveau roi du soir coûtât presqu'autant que s'il l'étoit pour toute la journée, il valoit mieux s'en tenir à cette recette pour avoir un hériter du trône, qui seroit encore un grand objet de dépense pour l'état, quelque part qu'il fût fait; & par quel faiseur il nous fût procuré.

Ces petits jeux innocens ont, dit-on, mis le roi en humeur de détrôner à son tour quelque mari; il en a fait confidence à quelqu'un des officieux de cour dont il est entouré, & qui n'attendent que le signal du désir de leur maître pour lui fournir à l'envi les moyens de le satisfaire. Dans la minute on lui a procuré une femme-de-chambre de Madame, aussi jolie que bête, & faite à tous égards pour le

sale

ſale phyſique de notre monarque ; elle reçut ſes attouchemens avec reſpect, le roi, de ſon côté, a mis dans cette occaſion la même grace, le même ſel & la même gentilleſſe qu'il met en tout, jugez comme il s'y eſt pris enfin ; enfin, on eſt entré comme la choſe étoit faite, & on a trouvé ſa majeſté renouant ſa braguette, & riant de tout ſon cœur de ce rire fin & agréable qu'il a, de l'entorſe qu'il venoit de donner au ſacrement. Il faut convenir que depuis Henri IV les graces & les agrémens de l'amour ont prodigieuſement dégénéré dans cette famille.

Madame Jule de Polignac eſt accouchée au milieu de tous ces plaiſirs. La cour, à ce grand événement, eſt venu paſſer huit jours à la Muette pour que la reine fût plus à portée de rendre des ſoins à ſa tendre amie, qui fait ſes couches à Paris, tout bonnement dans l'appartement de Vaudreuil. Effectivement, Antoinette ne quitte pas le chevet de ſon lit, & lui ſert de garde accoucheuſe. Les ignorans, & ceux qui ne ſe connoiſſent pas plus aux intrigues de la cour qu'aux différens motifs qui les déterminent, trouvent ſingulier que madame Jule n'ait pas fait ſes couches au château de Verſailles, & ne ſe ſoit pas miſe

à portée de ſon amie, cela paroît plus naturel, plus décent. Ces gens-là ne ſavent pas que cela n'eût pas convenu ; ces fréquens voyages de Paris ; ces viſites ont un but qui n'eût pas été rempli autrement. Madame de Polignac a fait un garçon, Vaudreuil fait donc faire des garçons ; Coigny ne fait que des filles, *ergo*, *ergo*..... Madame Jule s'eſt prêtée à la diſtraction de la petite Laborde, elle ſe prêtera à celle de Vaudreuil, ſur-tout pendant ſes couches qu'elle n'en a pas beſoin : d'ailleurs, que ne fait-on pas pour conſerver ſa faveur & ſon amant? A la fin de tout cela nous aurons un dauphin, je ne ſerai pas mauvais prophête ; il reſſemblera au roi comme lui reſſemble la princeſſe ſa fille, qu'il montre avec complaiſance, & qu'il aime par la raiſon de cette reſſemblance qu'on lui aſſure être parfaite.

En attendant ces heureux momens, la reine a donné à madame Jule une layette évaluée à 80000 livres, & le roi un préſent en argent de pareille ſomme ; on devoit y joindre le duché de Mayenne, qui eſt une bagatelle de 1400000 livres ; mais M. Necker qui ſe connoît en bagatelles de cette nature, s'y eſt oppoſé ; un inſtant après il a ſenti qu'il avoit

en tort, & s'eſt rappelé la chûte de M. Turgot; & comme il tient beaucoup à ſa place, dont la favorite menaçoit déjà de le déloger, il a réparé ce mouvement de ſon zele indiſcret, en déterminant la reine à faire à ſa favorite un don de 3000000 liv. en dédommagement du duché en queſtion qui n'étoit pas fait pour elle.

Madame Jule étoit relevée de ſes couches; les viſites de la reine avoient été continuelles, les allées & les venues que cet événement avoit occaſionnées donnerent lieu à bien des diſcours. Le Pariſien accoutumé à reſpecter la décence de la majeſté, & l'éclat qui doit environner ſes maîtres, n'a pu voir ſans indignation l'abus que cette favorite faiſoit d'un crédit ſi vilement acquis, ainſi que la profanation que la reine faiſoit d'elle-même. On n'a pu apprendre ſans murmurer la profuſion avec laquelle on a répandu des graces, avec laquelle on a accablé de dons & d'argent cette favorite, toute ſa famille & juſqu'à ſes alentours, dans un temps où la guerre & le peu de crédit de l'état rendent l'argent ſi rare & les moyens ſi onéreux au peuple.

L'aſcendant de madame Jule ſur Antoinette

fut tel dans ce moment, qu'à la ſuite de cette couche quelques indiſpoſitions l'ayant miſe dans le cas de craindre de ſortir trop tôt, on lui forma de petits appartemens, dans leſquels il n'y avoit d'introduits que ceux & celles qui étoient deſtinés à former ſa cour : le roi même n'y étoit admis que quand on avoit beſoin de lui.

C'étoit dans ces aſſemblées que l'on délibéroit ſur les affaires les plus importantes du miniſtere. La paix, la guerre, la politique, la finance, le renvoi des miniſtres, le point de faveur & de crédit qu'on devoit leur accorder, tout y étoit traité & jugé en dernier reſſort ; & l'on ne faiſoit entrer le roi pour ratifier les déciſions de cette ridicule aſſemblée, que pour la forme, tant la reine étoit aſſurée qu'elle ne demanderoit jamais rien en vain. Quelquefois le roi étonné des propoſitions & des déciſions du comité femelle, vouloit paſſer chez le vieux comte pour y chercher un avis, mais il en étoit auſſi-tôt empêché, ou bien s'il s'échappoit quelquefois, Antoinette faiſoit dire un mot au Mentor, qui, puſillanime comme on ſait qu'il eſt, gardoit le ſilence ou ne contrediſoit pas. Le bon roi prenoit ce ſilence pour un acquieſcement,

& content il repaſſoit bien vîte au petit apparte-ment, rioit, juroit, & donnoit ſa parole.

Vaudreuil & Bezenval en hommes (15); Mad. Jule, & Mad. de Grammont en femmes pré-ſident ce ridicule conſeil, dont madame Deſmiane eſt le rapporteur comme miniſtre des affaires étrangeres. Il eſt bon de faire ici le portrait des êtres qui dirigent ainſi tous les mouvemens de la France, & qui traitent les affaires majeures de l'état comme ils traitent un chiffon ou bien une garniture de robe.

Un Vaudreuil qui n'a pour lui que le nom de ſon pere, & pour fortune que celle qu'il lui a laiſſée & qu'il avoit acquiſe comme commandant de S. Domingue; intriguant, qui ſe mêle de tout ſans intelligence ni ſuite; donnant tout au plaiſir & rien aux affaires; il a cherché la fortune, elle a fui ſon peu de valeur; il avoit abandonné ce plan; pour lors cette déeſſe bizarre eſt venue le combler de ſes faveurs. Il eſt à la cour à l'aide d'un certain habitant des cantons helvétiques, le coriphée du maître, de la maîtreſſe & de la favorite. Bezenval eſt un de ces hommes dont les circonſtances déterminent les idées, ſans en avoir jamais de fixes, il prennent celles

que l'occaſion préſente à leur bonne ou mauvaiſe fortune ; ambitieux, dur, égoïſte, mais ſouple & rampant comme un Italien, il a laiſſé bien loin l'urbanité de ſes concitoyens pour cultiver les intrigues des cours. C'eſt ce Bezenval qui a oſé lutter de mérite & de faveur contre le comte d'Affry, dont il convoitoit la place ; ſi l'effet dont ſon ambition le flattoit n'a pas réuſſi dans ſon entier, au moins a-t-il ſervi à faire eſſuyer au reſpectable d'Affry une multitude de mortifications que lui a donné le comte d'Artois comme colonel des Suiſſes : mortifications d'autant plus ſenſibles au vieux militaire qu'il les méritoit moins, & qu'il ne pouvoit ni les repouſſer ni s'en venger, parce que c'étoit la Reine qui les dirigeoit, & le comte d'Artois qui les lui faiſoit éprouver. On ſait combien peu les groſſiéretés, les injuſtices & les actes de brutalité coûtent à ce prince. On a vu ce Bezenval être l'homme de tous les temps, à la cour de Louis XV, un débauché, un lâche courtiſan ; à celle de Louis XVI, un intriguant, un faiſeur de paquets, flattant tous les caprices d'une princeſſe ſens expérience, déteſtant Monſieur & Madame, parce que la Reine a pour eux l'averſion la plus décidée ; encenſant le comte d'Artois en mépriſant la comteſſe ſon épouſe, toujours par le même motif ; ſe per-

mettant impunément des discours insolens sur tout ce qui n'est pas lui, enfin à tel point grossier, qu'on ne le nomme plus à la cour que le Suisse de la porte du palais des plaisirs de la Reine.

On voit encore dans cette société l'éternel Adémar, ce perpétuel ambassadeur de la cour de Bruxelles (16); ambitieux parce qu'on lui a dit qu'il falloit qu'il le fût; voulant être ministre à quelque prix que ce fût, quoique doué pour toutes les affaires d'une nullité absolue; sans facultés comme sans talens; indigne même de l'inutile ambassade des Pays Bas, de laquelle sans doute il eût été depuis long-temps rappelé sans le crédit & les intrigues de la comtesse son épouse; semblable aux Noailles auxquels elle est alliée, elle n'épargne aucuns moyens pour aider aux vues de son mari qu'elle connoît bien, qu'elle apprécie bien, & dont elle ne raffolle que quand elle est loin de lui.

Un comte de Polignac aussi sot que celui que la feue duchesse d'Orléans avoit mis ainsi dans sa chanson d'adieu qu'elle appeloit son testament de mort.

Polignac, mon très-ſot amant
Me voit mourir indécemment ;
C'eſt une groſſe bête,
Eh bien!
Bon pour le tête-à-tête ;
Vous m'entendez bien.

Un prince d'Hénin, le plus mépriſé & le plus mépriſable des hommes. Un chevalier de Cruſſol, le tartuffe le plus adroit de ſon ſiecle, qui prêche la vertu & ne la poſſéde que comme le phariſien de l'évangile ; qui, à l'ombre de ſes dehors trompeurs, laiſſe vendre à la baronne de Groſlier les bénéfices & les graces de l'ordre de Malthe. Il vit depuis long-temps avec cette baronne & l'entretient au château des Thuileries dans un des appartemens de la Reine, tandis que le mari reſte complaiſamment dans ſes terres. Ce chevalier, qui n'eſt pas, comme l'on voit, le chevalier ſans peur & ſans reproches, poſſede au ſuprême degré tous les moyens que donnent les vices qui naiſſent de l'hypocriſie ; tantôt il fait agir madame de Flamarin auprès du vieux comte, & tantôt le patron de Senlis qu'il fait mouvoir par ſon cagotiſme. Il emploie ainſi tout à la fois le ſacré & le profane ; rien ne lui coûte, tout lui eſt égal, pourvu que le ſuccès couronne ſes démarches.

A propos du patron de Senlis, l'épouventail de M. d'Autun, galantin par excellence, mais qui se gêne encore un peu en attendant la mort de l'archevêque de Paris dont il convoite la dépouille sacrée, ce M. de Roquelaure aussi plaisant que le duc de son nom & bien aussi gaillard. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici un couplet de société, fait à table devant l'auteur par une femme de la cour; cet impromptu, sans être bon, amusa beaucoup.

Il étoit un saint homme
De Senlis le patron,
Qui se f... de Rome,
A Duras sans façon
Manioit les tetons,
Prenoit le joli c..,
Et lui fit un poupon
Qu'il lui paya bien bon.

On assure que cette plaisanterie lui coûta 100,000 livres, au moyen de laquelle somme Duras consentit à se taire & se dire l'infant du nouveau né. Mais revenons au comité de madame Jule tenu par la Reine, qui n'y occupe effectivement que la seconde place. Les Dillon, les Coigny, l'abbé de Vermont (17) y sont admis pour leurs voix. Campan, l'illustre & merveilleux Campan, être actuelle-

ment très-important, quoique fils d'un valet-de-pied de la maiſon de Ventadour, dont il a lui-même eu l'honneur de porter la livrée, choſe qu'il a tant de fois oubliée malgré les ſoins de ſon honnête homme de pere, de lui rappeler cette époque de ſa fortune, même en public. Ce Campan, ſi digne de la faveur d'une grande princeſſe, eſt le ſecrétaire perpétuel de ce comité & du cabinet, même de la garde-robe : Bonneau de nouvelle édition, mais plus intelligent que ſon modele, c'eſt à lui à qui la Reine doit la nouvelle invention de donner ſes ordres & ſes rendez-vous en muſique. Sous le prétexte de faire copier de la muſique, Campan en porte au petit enfant de l'amour dont j'ai déjà parlé ; il y en a toujours quelques lignes de la compoſition & de la main d'Antoinette : ces lignes ſont en ſtyle oriental connu des deux parties ſeulement ; & comme l'amour a la clef de tout, il a celle qu'il faut, & il eſt entendu. Ce moyen a paru à monſieur Campan le chef-d'œuvre de l'imagination dans ce genre ; il s'eſt dit auſſi que pour un homme comme lui, il étoit plus décent & moins dangereux de porter quelques pages de muſique à copier, qu'un billet doux qui pourroit compromettre le ſecrétaire du cabinet & le porteur. D'ailleurs il ajoute que lui, qui fut toujours gou-

verné par l'honneur, il souffre moins d'agir ainsi : c'est bien-là le cas de dire, où diable l'honneur va-t-il se nicher ? chez Campan ! Eh bien ! c'est donc M. Campan, huissier de l'ordre de Saint-Lazarre, qui porte à copier la musique, attend la réponse sur l'escalier, introduit le copiste, garde la porte, & rajuste le lit.

Quelque secrets qu'aient été ces messages, on en a parlé : les plus intriguantes & les plus adroites ont détourné l'inique de la chose sur madame de Chalitton, qui avoit été attachée à la maison d'Artois. Cette femme, on en convient, étoit peu faite pour cette place, si ces places toutefois étoient remplies comme elles devoient l'être. Elle avoit été portée-là par le marquis d'Entragues, qui l'avoit connue à Besançon : ce fin courtisan ne s'étoit jamais montré à découvert sur cette intrigue ; il en avoit laissé soupçonner le prince de Montbarey son ami. Ce ministre, depuis long-temps en but aux tracasseries de la Reine & aux méchancetés du comte d'Artois, étoit devenu l'objet de la haine des courtisans des deux partis. On ne se bornoit pas à critiquer ses opérations ministérielles, aucunes n'étoient épargnées, quoiqu'il prît peu sur lui, & que

presque toutes fussent dirigées par M. de Maurepas. On le déchiroit sur sa conduite domestique & sur sa vie privée. Il est vrai que ce ministre trop peu connu, & qui avoit tout ce qu'il falloit pour bien servir son maître & l'état, trop peu habitué aux affaires, les laissoit quelquefois languir pour se livrer à des plaisirs indécens : une fille publique, la boue même des filles de cet état l'avoit subjugué, & lui faisoit faire des choses inouies. Un nommé Daudet, malheureux, couvert de crimes & d'ordures, comblé par le ministre de graces de toute nature, & revêtu par lui d'une charge honorable, le compromettoit sans cesse, & encore plus madame de Montbarey qui en étoit folle. Ce coquin vendoit les graces & les emplois qu'il surprenoit à la confiance du prince, & finit par donner ses audiences chez le ministre. Bezenval avoit entouré l'arsenal d'espions ; il savoit tout, en instruisoit le comité (il avoit ses raisons) : on résolut le renvoi du prince de Montbarey. On n'ignoroit pas qu'il quitteroit au premier désagrément, quelque assuré qu'il fût d'être soutenu par M. de Maurepas & M. de Vergennes ; on le tourmenta, il donna sa démission froidement & avec noblesse.

Le triomphe de la cabale fut exceſſif ; on s'intrigua pour faire un miniſtre de la guerre. Les uns vouloient le duc du Châtelet, d'autres vouloient M. de Caſtries. Caraman, Jaucourt, Bezenval & Adémar mêmes portoient leurs vues juſqu'à cette place, tant le fanatiſme d'être quelque choſe aveugloit ces faiſeurs. Après maintes délibérations pour un choix auſſi important, il tomba ſur le plus nul : cela devoit être. L'eſpoir de changer ſouvent & de briller dans le déſordre étoit celui de la clique : on prit le marquis de Ségur, & on le fit entrer ſur le champ au conſeil. Il eſt aux genoux de la Reine, ne fait que pour elle, affecte pour tout le reſte une rigueur qui tient de la dureté (18) ; il dit & écrit aux femmes qui lui demandent des rendez-vous qu'il eſt trop foible & trop ſuſceptible de tentation pour riſquer avec elles des têtes-à-têtes, qu'il craint même juſqu'à l'odeur de leurs billets doux. Il brille, comme c'eſt d'uſage, en défaiſant ce que ſon devancier a fait : c'eſt de mal en pire comme tout en France ; c'eſt devenu un péché d'habitude dont on ne ſe corrigera pas ſitôt.

Des courſes, des ſpectacles, des petits voyages de Trianon, des entretiens ſecrets ménagés

par Campan, il en est résulté une grossesse : la Reine est grosse une seconde fois. Cet événement s'est manifesté on ne peut pas plus singuliérement, & l'on ne s'en doutoit pas. La Reine, comme on le sait, déteste cordialement M. de Maurepas, & ne supporte pas davantage la vieille comtesse sa femme, l'abbé de Verry, madame Seguin, & toute cette sequelle : ce couple antique agissoit en conséquence, & se tenoit en garde contre les intrigues de cette étourdie. Ce fut au moment où l'on croyoit les cartes plus brouillées que jamais, que la Reine se fit annoncer chez le comte. Bon jour, papa, lui dit-elle ; vous êtes bien étonné de me voir à cette heure, vous ne m'attendiez pas. Madame de Maurepas se pressoit de sortir de l'appartement, par respect & pour ne pas gêner l'entrevue que Sa Majesté sembloit venir chercher avec son époux. La Reine s'étant apperçue de ce mouvement, la retient : Non, comtesse, lui dit-elle, vous ne sortirez pas, vous m'êtes tous les deux nécessaires ; ce que je veux confier au papa est même plus de votre partie que de la sienne. Je compte sur votre amitié, comptez sur la mienne ; oublions le passé, & que la plus étroite union guide à l'avenir nos démarches réciproques. Je connois votre attachement

pour nous ; on m'avoit donné des impressions contre vous, on m'assuroit que vous en aviez contre moi, voilà l'origine de l'humeur que je vous ai montrée quelquefois, le cœur n'y étoit pour rien, mes procédés vous le prouveront. Après ce court exorde, elle saute au col du comte, en s'écriant : Je suis grosse, mon cher comte, oui grosse ; ce qui doit vous étonner, c'est que je tremble de savoir si cet état sera agréable au roi, ou si, vu les circonstances, il ne sera pas dans la plus grande colere sur cet événement. Cette pigrieche de Madame avec son fade Monsieur sont ceux dont je redoute le plus les propos ; ils feront aussi bavarder cette hébêtée de comtesse d'Artois ; que ne dira-t-on pas ? car, tenez, comte & comtesse, il y a beaucoup à dire à cet égard, mais cela est fait, j'ai cru bien faire, & si je puis compter sur vous deux, je suis tranquille.

A cet endroit notre adroite Antoinette se laisse tomber sur une chaise longue, & semble s'évanouir de douleur & d'inquiétude. Le vieux Mentor accourt à elle, la comtesse se jette à ses pieds, ils lui jurent l'un & l'autre le plus entier dévouement : que votre majesté ordonne, nous sommes prêts d'obéir ; mon mari, dit la

comtesse, est votre ministre, je suis sa femme; nous sommes absolument à vous; encore une fois, ordonnez, tranquillisez-vous, reprenez vos sens & tout ira bien, nous vous le jurons.

La Reine, reprenant ses sens, continua ainsi. Ce rusé Bezenval m'a perdue par ses conseils; il m'a excitée contre vous, en m'assurant que votre crédit étoufferoit le mien; que je ne pourrois ni gouverner mon époux, ni me ramener mon peuple indigné de mes légéretés qu'en donnant un prince à l'état; je ne l'ai pas cru dans les premiers momens; mais il m'a fait renouveller les mêmes principes par Vaudreuil & par Coigny; mes gens ont entendu ces discours: Campan & Bazin sont venus pleurer auprès de moi: Adémar m'a trompée aussi, il m'assuroit & me faisoit assurer par sa femme que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour n'être pas perdue sans ressource. Ma Jule m'a fait sentir que mon auguste époux commençoit, ainsi que tous ses sujets, à se dégoûter de moi, & qu'il falloit frapper ce grand coup. Enfin, mes chers amis, je vous le confesse, j'ai eu Dilon, Coigny, Bezenval, Vaudreuil, Campan, Bazin, un petit commis de la guerre, l'abbé de Vermont & presque tout ce qui m'approche; le résultat c'est

c'eſt que je ſuis groſſe, il faut que par votre ſecours le roi le trouve bon.

N'en doutez pas, répliqua la comteſſe; n'en doutez pas, il le trouvera bon, il en ſera même charmé; c'eſt ſa gloire, ſon honneur & le bien de l'état; allons, monſieur le comte, voyez ſa majeſté, & parlez-lui avec cet aſcendant que vous avez ſur lui & celui que vous donne une telle circonſtance; mettez-y de la dignité & ſur-tout point de plaiſanteries; oubliez pour un moment l'habitude où vous êtes d'en faire ſur tout, & ne perdez pas de vue que cette affaire-ci n'en eſt pas ſuſceptible. La reine ſaiſit cet inſtant de chaleur, prend la comteſſe par la main, la mene à ſon ſouper avec ſon mari, la comble d'honnêtetés & de préférences, au point que la pauvre comteſſe, qui ne s'attendoit nullement à cet excès d'honneur, éprouva une telle révolution, qu'elle penſa faire ſous elle, & eut la plus grande peine à reſter juſqu'à la fin de cette fête que la reine lui donna. Qui fut bien étonné? ce furent les courtiſans témoins de ce raccommodement, dont ils ignoroient la cauſe, ſur-tout ceux à qui il fut ordonné par la reine de faire le Macao de la comteſſe; on

fait que c'eſt ſon jeu favori, la reine le taille elle-même.

Quand la cour ſe fut ſéparée, le comte reſta ſeul avec le Roi, auquel il parla de la groſſeſſe de la Reine; ſans doute il n'eut pas de peine à le perſuader de ſa paternité, car on entendit le Roi répondre : *Je m'y attendois bien, car j'ai reſté dans ſon lit plus de deux heures.* Depuis ce temps, le Roi ſe montre fort radieux. La Reine a repris ſon empire : elle appelle le comte de Maurepas ſon cher miniſtre, & en conſéquence elle a beaucoup fêté le comte d'Agénois. Monſieur & Madame paroiſſent être les ſeuls qui enragent de cet événement, parce que, dit-on, ils ſont aſſurés par leurs eſpions de ſon origine. Tranquille ſur ſon époux, notre Antoinette recommence ſon train ordinaire : mêmes folies, mêmes inconſéquences, même inconduite. Elle profite de ſon état & du moment où tout ſe fait impunément : elle maîtriſe les miniſtres; ſe ſeul Vergennes lui réſiſte à force de vertus. Elle n'a cependant pu empêcher la chûte de Necker (19), qui, à force de ſottiſes, de vanité & de fauſſes démarches, a été renvoyé & remplacé par le vieux Fleuri, conſeiller d'état, auſſi incapable au moins d'être à la tête de ce

département que ſon prédéceſſeur, & c'eſt beaucoup dire. Le Caſtries, déconcerté de la chûte de Necker (20) perd le ſoutien & l'ouvrier de ſa beſogne, à laquelle il n'entend rien du tout. Le Ségur creve d'orgueil, de morgue & & de bêtiſe. Le Fleuri, tout Choiſeul qu'il eſt, veut chaſſer le Miroſménil : celui-ci a pris de quoi partir. Amelot eſt toujours un animal qui ne fait rien que par ſon plat Robinet. A bien prendre, la cour de France eſt à préſent une pétaudiere : cette belle pureté de mœurs que l'on avoit voulu afficher dans les commencements du regne eſt f.... : Richelieu prime de nouveau, & dit qu'avant de mourir il veut donner une maîtreſſe en titre au Roi, un amant avoué à la Reine, un bordel au comte d'Artois, un étalon à Madame, & une putain à Monſieur, afin de mourir comme il a vécu. La Reine même rafolle de ce vieux paillard; elle applaudit à ſes pirouettes; & aux hiſtoires ſcandaleuſes qu'il raconte.

La groſſeſſe de la Reine avance; elle eſt monſtrueuſe, elle a une gorge énorme qu'elle affecte de montrer indécemment. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette groſſeſſe n'eſt point encore déclarée dans les formes, ainſi que cela ſe pratique après les quatre mois &

demi ; il ſemble que l'on craigne de donner de la publicité à ce grand événement, qu'une ſi petite cauſe a produit. Même colere entre la Reine & Madame; madame de Lamballe eſt toujours au froid, la Jule au chaud, la Simiane & Laborde toujours en exercice. L'indiſcrétion d'une de ces actrices des plaiſirs de notre Antoinette, a mis au jour une incommodité qui fait beaucoup craindre pour le prochain accouchement, c'eſt une deſcente ou relâchement de matrice occaſionné ſans doute ou par excès de débauche, ou par la mal-adreſſe de l'illuſtre accoucheur Vermont. L'abbé de Vermont eſt toujours dans la plus grande faveur. Le petit fablier Nivernois a fait un conte ſur la groſſeſſe : ce petit intriguant eſt toujours auſſi faux & auſſi menteur que ſon confrere le maréchal Duras (21), autrement dit le maréchal des menus, protecteur né de toutes les coquines des ſpectacles, vilain, plat, lâche comme ſon pere, & n'ayant nulle eſpece de conſidération. Ces illuſtres forment la ſociété de la Reine; auxquels il faut joindre le coëffeur, les joueurs, les banquiers Chalabre & Poinçot ; parmi les femmes la petite Iners, la petite Campan, quelques muſiciens & chanteurs. N'êtes-vous pas étonné de la dignité que conſerve ſur le trône de France la fille

de la fameuse Marie-Thérese, & la sœur du fameux Empereur Joseph II, qui court tant après la célébrité, sans qu'il puisse jamais se flatter de l'atteindre ?

La suite de la vie de notre illustre Marie-Antoinette nous fournira sans doute une ample matiere pour d'autres volumes d'anecdotes. Il y a tout à présumer qu'elles seront de plus en plus intéressantes ; ainsi nous prions les lecteurs de prendre patience : nous aurons soin de recueillir les faits, & de les rendre (comme sont ceux-ci), avec la plus grande vérité. Il est des traits que tout l'art possible ne sauroit embellir. Fasse le ciel cependant que ces vérités, si elles sont présentées à cette princesse, puissent la corriger, & la faire briller d'autant de vertus qu'elle l'a fait par ses étourderies ; c'est le vœu de tout bon Français.

NOTES.

(1) Ces deux femmes ne ſupportent point le parallele. L'une avoit les foibleſſes & la bonhommie d'une fille ; l'autre a les ardeurs de Meſſaline & la cruauté de Frédégonde. La premiere aimoit l'argent pour le dépenſer, & en faiſoit l'inſtrument de ſa parure ; la ſeconde l'aime pour théſauriſer, & en fait le reſſort de ſa vengeance. Celle-là ſe prêtoit avec peine aux intrigues qu'on lui diſoit néceſſaires au ſoutien de ſa faveur ; celle-ci vole au-devant de l'intrigue & en fait l'ame de ſa turbulente exiſtence. Enfin, l'une a preſque honoré un état qui ne peut pas l'être, & l'autre en a proſtitué un qu'on ne croyoit pas même pouvoir être avili.

(2) Comment peut-on comparer l'homme le plus léger à Richelieu, & l'homme le plus étourdi à Mazarin ? Choiſeul eſt inexcuſable d'avoir formé les nœuds impolitiques, puiſqu'il ne vouloit pas immoler ſon pays à l'Autriche. Il eſt inexcuſable, puiſque le caractere d'Antoinette étoit connu avant d'être tout-à-fait développé ; puiſqu'il ne pouvoit ignorer que Marie-Thérefe auvoit dit : « *Je ſuis quitte avec la France, elle aura ma fille pour reine.* Il a dépoſé dans le ſein d'un de ſes amis qu'il avoit trop compté ſur la ſéduction des François. Il imagina qu'Antoinette voudroit être adorée, & que la multiplicité des plaiſirs étoufferoit les malheureux germes d'un caractere funeſte, non-ſeulement au pays qu'elle habiteroit, mais au ſiecle qui la verroit exiſter.

(3) Il faudroit bien mal connoître les femmes altieres de la cour, pour ignorer l'empire que l'or a ſur elles. Nos uſages ſociaux ſont tels que les dames françoiſes

font toujours fans un écu. Leurs befoins font infatiables, & leurs moyens prefque nuls. La comteffe de *Béarn*, qui fit cette ridicule préfentation, n'avoit pas de jupes; la maréchale de Mirepoix, dame d'honneur des catins de nos rois, devoit autant de facs qu'elle avoit de cheveux blancs; madame de Valentinois avoit cent fois envié le fort de mademoifelle *Langes;* c'eft à elle que le duc de Choifeul difoit, après l'avoir eue, au bout d'une demi-heure: Caufons maintenant. « A quoi dois-je » vos faveurs ? Ce n'eft pas à ma figure, je fuis ford laid; » ce n'eft pas à mes fentimens, je ne vous ai jamais » dit que je vous aimois; ce n'eft pas à votre amitié, » vous avez dit ce matin des horreurs de moi au prince » de Beauveau. Quand on méprife les gens, faudroit-il » au moins qu'ils fuffent pourquoi...

(4) Pour avoir outré les plaifirs, & dépenfé une partie de fa jeuneffe dans les folies de la volupté, on ne mérite pas des reproches auffi amers. Ce prince patriote eft bon mari, bon pere, bon ami; il eft généreux, populaire, bienfaifant; y a-t-il des défauts que tant de qualités ne compenfent ? On auroit défiré quelquefois plus de févérité dans le choix de fes amis. Quand il les fit, il étoit jeune. Il a mieux aimé les conferver imparfaits, que de les abandonner à l'époque où il les a connus. Il y a quelque chofe d'eftimable dans ce procédé : d'ailleurs il y a fi peu d'hommes en droit de faire des reproches aux autres ! Il n'y a guere que contre les caracteres vicieux qu'il faut s'armer fans indulgence.

(5) Ce portrait n'eft pas reffemblant. Elle eft tracaffiere, mais non intrigante. Quand on ne met en jeu

que de petits moyens, quand on expose son secret deux fois par jour, quand on a des femmes pour amant, on n'est point intriguante. L'intrigue demande un esprit plus nerveux & des vices mieux conditionnés. Le trait principal du caractere dominant de madame est le désir impérieux de jouir. Elle aime le vin, les hommes, les femmes, les jardins, les meubles, l'argent, & obéit à ces goûts divers, coûte qui coûte, que le roi jure, que son mari boude, que le ministre refuse, qu'il y ait une révolution, que les états-généraux apportent la réforme, elle s'en f... Elle veut jouir, elle jouira.

(6) Cela est trop fort, il falloit dire sans nerf, sans principes fixes, mais bonne, généreuse. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est le plaisir. Dès que sa tête est montée, tout est dit, il faut qu'elle réussisse. Des princesses qui n'ont rien à faire que d'écouter l'histoire scandaleuse de Paris, de Versailles, de la cour, dont l'imagination toujours tendue vers un objet est sans cesse rafraîchie par les récits voluptueux de leurs femmes, qui, sachant qu'on plaît par-là, s'étudient à bien peindre. Une d'entr'elles racontoit l'aventure de mademoiselle Contat avec M. P***, & s'embarrassoit. Il est difficile, dit-elle, de toujours gazer. *Ne gazez plus*, dit la princesse, *les mots pour moi équivalent à la chose.*

(7) *Ces trois jeunes femmes, comme on le voit, n'étoient occupées que de cailletage.* Cela est surprenant. La passion des princes est de savoir tout ce qui se passe, même dans les états les plus subalternes. C'est de là dont ils tirent leurs amis, leurs espions, leurs confidens. Ils s'imaginent que descendre aussi bas est donner la plus grande marque de faveur; ou ils pensent qu'ils

ſont les moins diſpendieux à acheter ; ou enfin, comme il s'y trouve moins d'élévation dans les ſentiments, par-là même ils ſont plus rapprochés. Cela eſt preſque incroyable ſans être moins vrai ; mais les fourberies, les baſſeſſes, les menſonges, les reſſources honteuſes, l'avarice, ſont infiniment plus communs dans la claſſe des princes, que dans aucune autre de la ſociété

(8) Il eſt par-deſſus tout égoïſte, & jaloux des genres de célébrité, qui ne donnent aucune peine à acquérir. Sa manie eſt de paſſer pour bel eſprit. De là du ſoin dans ſes billets, un air de protéger les talents, une eſpece de ſarcaſme quoique groſſier. Au lieu de courir après l'eſprit qu'il eſt inutile d'attraper, & qu'on ne ſinge point quand la nature a oublié de le donner, il faudroit prendre du caractere bien autrement eſſentiel, qu'on peut acquérir en ne voyant que des hommes qui en ont : mais alors il ne faut pas admettre à ſon intimité un *Moderne*, un *la Châtre*, un *de Neſle*, & autres vils flatteurs. Monſieur va par les ſentiers d'une politique au-deſſous de ſon rang, & qui ne le menera jamais qu'à faire faire des réflexions déſagréables ſur ſon perſonnel.

(9) D'accord, mais le moins eſtimable. Ce prince fugitif a développé un caractere atroce. Il a conçu les projets les plus infernaux contre un peuple humain & généreux ; il a converti l'ariſtocratie en tyrannie, & il ne lui a manqué que le talent de faire triompher le deſpotiſme. Lorſque Necker alloit au conſeil, il l'aborda & lui montrant le poing : « Où vas-tu, traître d'étran»ger ? Eſt-ce ta place au conſeil, f.... bourgeois ! »Retourne-t-en dans ta ville, ou tu ne périras que de »ma main. » Le miniſtre recule d'un pas en arriere,

se tient droit, ne répond pas une fyllabe, & entre dans la chambre du confeil. Ce fang-froid vaut mieux qu'un difcours. Le comte d'Artois n'a ni culture, ni principes, ni patriotifme, ni fens, ni intelligence, ni fermeté ; il ne fera jamais à craindre, mais il fera beaucoup de maux momentanés. La patrie l'a profcrit.

(10) *Voyez la note 4 de la page 71.*

(11) Un curé de campagne, épais, avare, entêté & vain comme un prince de la maifon d'Autriche, excepté le chef : il n'eftime pas fa fœur, il détefte fon frere, & n'aime guere que l'argent dont il rafolle à un point d'avouer que c'eft fon meilleur ami. Quand on convient d'un *meilleur ami pareil*, il eft bien près de devenir l'unique. Ce prince n'étoit pas fait pour réuffir à Paris. Outre que comme fa famille, il détefte les François, c'eft qu'il eft emprunté & finguliérement gauche. Le deftin des princes en général eft d'être mal élevé. Celui-ci a plus à fe plaindre encore de la négligence des fiens.

(12) Bon enfant, tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, mais toujours à celui ou à celle qui le payoit le mieux. Il auroit dû élever l'édifice d'une grande fortune ; mais un efprit médiocre, une ame énervée comme fon corps, des inclinations mal placées, la dépendance que donnent les fervices mendiés & obtenus, un goût qui avilit quand ceux qui fe le permettent n'ont pas la tête des *Socrate* ou l'efprit *d'Alcibiade*, trop de chofes confpiroient à ruiner des plans qui ne repofoient que fur un joli vifage. *Antinoüs* avoit de plus de larges épaules, & tous les talens que procure une éducation foignée. Antoinette n'étoit pas exigeante, il fuffifoit d'appaifer fon imagination brûlante ; elle difpenfoit d'ef-

prit, de talens, de mœurs, d'amour, de ſincérité : ah! la charmante maîtreſſe !

(13) Il a fallu que la fortune violât cette femme. Née pareſſeuſe, inſouciante, elle n'eût jamais aſpiré à ſubjuguer les reines, ſi elles ne fuſſent venues la chercher. C'eſt une de ces femmes qui préferent la paix à la vertu, & accordent pour ſe débarraſſer du tourment de réſiſter. Jetée dans le tourbillon, aſſaillie des ſolliciteurs, accablée des dons des rois & de l'encens de la faveur, elle ſe plaignit plus d'une fois dans le ſein de l'amitié, de l'embarras de ſes deſtinées. Vaudreuil lui plut, parce qu'au lieu de ſe laiſſer aimer, il lui perſuada qu'il aimoit. Il n'avoit point cette ſupériorité qui humilie, ni cette médiocrité qui alarme. L'uſage du monde & un ſens aſſez droit ſuppléoient à ce qui lui manquoit pour être un homme marquant. D'ailleurs Chamfort, ſans lui donner de l'eſprit, lui traçoit cependant une route aſſez ſûre.

(14) Des gazes ! Oui, c'étoit le prétexte, mais Guimard avoit un plus ſublime emploi. De toutes les prêtreſſes de *Vénus* arrivées à une certaine célébrité, il n'en eſt point qui ait mieux connu le culte que cette fille. Depuis trente ans elle la pratiquoit avec tant de gens, avec tant d'aſſiduité, qu'elle ſait ce que beaucoup de gens ignorent. On lui faiſoit conter ſes inépuiſables aventures, & dire ce que chacune lui avoit appris de nouveau dans l'amoureux combat. Le nombre de ces précepteurs la mettoient à même d'en être un elle-même, ſupérieur à tout ce qui a exiſté. L'écoliere alloit enſuite répéter ſes leçons avec cette quantité d'amans plus nombreux, & ſur-tout moins imbécilles que ceux de Pénélope. D'ailleurs, on étoit bien ſûr qu'Ulyſſe ne reviendroit pas.

(15) Le baron de Bezenval, Suiſſe de nation, a eu tous les ſuccès dûs au courtiſan le plus adroit. Créature de *Choiſeul*, mentor de *Segur*, amant des femmes en crédit, amant des jeunes gens en faveur, également propre aux deux cultes, un ſybarite aimable, faiſant grande chere, amateur de tableaux, de deſſins voluptueux & d'eſtampes libertines; né avec peu d'eſprit, mais devenu un homme plus qu'ordinaire à force d'avoir vu & écouté; une belle figure lui ſervit d'introducteur à la cour; une grande fortune le mit à même de briller, une gaîté piquante lui fournit de quoi ſe ſoutenir. Il avoit bien autant de vices qu'un autre, mais il ſut mieux les cacher. Des dehors ſéduiſans firent illuſion. D'ailleurs la bonhommie jointe aux ſuccès, a un charme irréſiſtible.

Le baron de Bezenval, ſans être modeſte, ne fut point inſolent. Sa maniere de courtiſer reſſembloit à des ſoins.

(16) Il ne l'a pas été aſſez long-temps. Montfalcon à Londres! un chanteur, un hiſtrion pour traiter avec *Pitt* ou *Fox!* On avoit trouvé bien ridicule le choix du comte de *Guines;* s'il étoit ignorant, du moins ſavoit-il ſe vanter. Mais Adémar, ſurpris lui-même de ſa fortune, a toujours eu cette timidité qui naît de la conſcience, de ſon impuiſſance. Adémar uſé, d'un eſprit médiocre, d'une figure blême & commune, a cependant obtenu les faveurs royales. Quelqu'un (car il faut faire à chacun honneur de leur réflexion), quelqu'un a remarqué qu'Antoinette a choiſi preſque toujours des amans ſecs, effilés, déguingandés. Cela s'accorde mal avec ce reſſort impérieux que l'on nomme tempérament.

dont la plupart des femmes se défendent, tandis que c'est la meilleure excuse de leurs folies.

(17) Vil & plat coquin, source de tous les maux, objet digne de l'indignation publique, & que le peuple voudroit voir à côté de *Launay* & de *Flesselles*. Ce conseiller perfide, qui a tant de points de ressemblance avec *Narcisse*, est l'auteur d'une foule de maux dont les historiens timides conservent la liste effrayante. Le moment de vengeance reviendra, & des événemens mettront à même de demander compte à ce prêtre impudent de son ministere secret. On a beau dire que la princesse n'avoit nullement besoin d'être incitée. Mauvaise excuse. S'il n'a pas eu la gloire coupable de conseiller le mal, au moins l'a-t-il eue d'en faciliter l'accomplissement. Tantôt espion, tantôt agent, il a étouffé ses remords naissans ou prévenu ses repentirs salutaires.

(18) Le maréchal de Segur, si étonné de son avancement, étoit un brave militaire, un mari complaisant, un bon citoyen, & assez loyal pour punir celui qui donna au roi le conseil de le faire ministre. Il avoit atteint sa quarante-cinquieme année qu'on ne l'écoutoit seulement pas dans les discussions les plus ordinaires. Jugez de sa surprise lorsque la cabale l'appela au ministere. Ne pouvant avoir de vues, décider d'un projet, juger du mérite ; il s'occupa non pas de faire sa place, mais de la garder. Il ne nomma plus aux emplois ; il devint l'écho de la reine, & pour masquer une aussi basse complaisance, il crut en imposer par une sévérité affectée qui n'étoit pas dans son cœur, & qui aux yeux des connoisseurs le rendoit plus ridicule qu'haïssable.

(19) Ce n'eſt pas aſſurément le moment de le dire; mais deux ans ne ſe paſſeront pas que ce ne ſoit une vérité généralement reconnue. Malgré tout le bien que M. Necker a dit de lui-même, malgré tout celui qu'il a fait dire par ſes créatures enthouſiaſtes ou ſoldées, il eſt pourtant vrai que Necker eſt ſans eſprit; & ce F. Mirabeau, qui frappe toujours ſi juſte, a eu raiſon de dire dans ſon livre ſur l'*agiotage*, qu'il falloit faire cas de Necker comme d'un littérateur, & non comme homme d'état : or, pour être littérateur, il ne faut pas un grand génie. Tous les livres de M. Necker ne contiennent pas ſix idées. Auſſi lorſqu'on a voulu faire *ſon Eſprit*, on a été ſurpris de ne trouver que des lieux communs, des platitudes revêtues d'un peu d'emphaſe.

(20) Je le crois ſans peine. Une chûte moins bruyante auroit produit le même effet. Toujours effrayé, toujours embarraſſé, toujours au-deſſous de ſa beſogne. Ce bon-homme imagina qu'en épouſant le parti d'un Miniſtre préconiſé, on épouſoit auſſi ſa réputation. Jamais il n'aima M. Necker, moins encore la bourgeoiſe *Curchaud*; mais il ſe fit leur prôneur, parce qu'il ſe flatta que les rayons du miniſtre réfléchiroient ſur lui. Qu'on eſt à plaindre lorſqu'on n'eſt rien par ſoi-même ! Dans quel état il a laiſſé la marine ! Ce n'eſt pas qu'il écrivît cinq ou ſix heures par jour, mais il ne penſoit pas cinq ou ſix minutes dans un mois. Sans la révolution le *Caſtries* auroit été premier miniſtre. Il avoit pour cette place deux grands avantages, la ſoupleſſe & la médiocrité.

(21) C'eſt le péché mignon des gens de la cour. Ils

ne peuvent pas dire un mot de vrai. Le pauvre maréchal cité, je ne sais pourquoi, n'est pas plus menteur que dix autres. Voilà une belle pécadille à reprocher à un homme de cour, c'est comme si l'on reprochoit à *Beaumarchais* d'être un peu caustique, à *Linguet* d'être un peu paradoxal, à *Bergasse* d'être un peu faux, à *Daudet* d'être indélicat. Les courtisans se vantent de savoir mentir. Ils appellent cela *déjouer* leurs rivaux, être déliés & propres aux affaires. Quant à celui qui sert de pendant au maréchal de *Duras*, je ne savois pas qu'il fût menteur, qu'il fût persécuteur, qu'il fût tout ce qu'on lui reproche depuis deux ans. Mais je le crois parce qu'il est hypocrite, & que ce mot est le synonyme de tous les vices.